

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 5.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 29 JANVIER 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LE MOUVEMENT DES POPULATIONS

On attend avec une vive curiosité aux États-Unis le résultat du recensement général qui est en voie de se faire. Les calculs et les paris vont leur train. Les optimistes, qui ne manquent pas chez nos voisins, affirment d'avance que les listes dépasseront le chiffre de cinquante millions d'âmes pour toute l'Union. Il n'est pas impossible, assurément, que cette évaluation soit trouvée exacte en fin de compte. Les estimateurs se fondent sur des statistiques assez sûres en apparence, telle que la moyenne des naissances et celle des arrivages de l'immigration, qu'ils additionnent tout bonnement aux chiffres du dernier recensement. Cependant, il a été démontré déjà que ces données ne sont pas infaillibles, et qu'on n'arrive pas toujours à un état satisfaisant par ce seul moyen. A la dernière décade, par exemple, les chiffres officiels, après le décompte, ont été de dix ou douze millions en dessous des calculs faits par les journaux. Il y eut déception. C'est pourquoi l'on ferait bien de se tenir en garde cette fois contre les entraînements de l'enthousiasme et de la vanité nationale, et d'attendre tranquillement les chiffres officiels, qui ne sont pas même toujours, il faut bien l'avouer, un guide absolument certain.

Après ce recensement, nous aurons le nôtre, qui sera le deuxième pour la Confédération, et qui aura bien son intérêt. On pourra constater alors si pendant ces dix années nous avons progressé aussi vite que les États-Unis, si notre population a augmenté aussi rapidement que la leur. Un fait certain, en attendant, c'est que nous l'emportons d'emblée sur eux, quant à la rapidité du développement national pour la période qui s'est écoulée depuis la guerre de l'Indépendance jusqu'à 1871. Notre population s'est accrue pendant ces cent

ans dans la proportion de cent mille individus à quatre millions, tandis que les États-Unis n'ont augmenté que dans la mesure de trois à quarante millions durant ce même intervalle. Il n'y a donc pas lieu pour nous de jalouser leurs succès, puisque nous sommes passés, en moins d'un siècle, de la proportion de un contre trente vis-à-vis d'eux à celle de un contre dix. A ce compte, notre population dépasserait la leur avant deux siècles.

Les causes comme la nature du développement ne sont pas les mêmes chez les deux peuples. Elles varient même, dans notre propre pays, entre les deux éléments principaux qui composent notre population. Les États-Unis, une fois séparés de l'Angleterre, ont continué de se peupler au moyen d'une émigration cosmopolite, composée en grande partie de déclassés et d'aventuriers, de chercheurs d'or et de liberté. Le Canada s'est peuplé par le développement naturel de la population, quant à l'élément français, et par une émigration homogène et relativement choisie quant à la partie anglaise. La population de la province de Québec, livrée presque à ses seules ressources, est passée de près de cent mille âmes à près d'un million, en cent ans, c'est-à-dire qu'elle s'est développée par la seule multiplication naturelle aussi vite que les États-Unis par l'immigration forcée que l'on sait. Quant à la province d'Ontario, dont la fondation ne date pas d'un siècle, elle a grandi d'une façon encore plus merveilleuse, puisqu'elle compte aujourd'hui plus de quinze cent mille habitants. Pourtant, nous n'avions pas les mêmes avantages que les Américains pour attirer l'émigration, étant moins connus et moins favorisés au point de vue du climat et des ressources. Aujourd'hui même, ce n'est qu'à force de réclames, d'invitations et d'appels, qu'ils réussissent à rivaliser avec nous.

Au milieu de toutes ces populations de nouveaux venus, qui inondent cette partie de l'Amérique, les Canadiens-français sont, avec les *Yankees* et les Louisianais, les plus anciens comme peuple et les plus homogènes. Il y a cette différence, toutefois, que les *Yankees* n'ont vu leur nombre augmenter que lentement.

Quant à nous, c'est sans enthousiasme que nous voyons les merveilles que produit l'émigration autour de nous. Nous serions plutôt intéressés à ce que nos voisins ne se multiplient qu'à notre façon, c'est-à-dire sans le secours du dehors, parce que nous serions sûrs ainsi de les dépasser, et que nous ne pouvons compter sur l'émigration. Actuellement, nous aidons à faire venir des émigrants d'Angleterre, d'où on les envoyait autrefois avec mission de nous noyer et de nous anéantir. Pourtant, nous savons que moins la population anglaise augmentera, et plus nous aurons de chance de conserver l'influence dont nous jouissons et à laquelle notre nombre nous donne droit présentement.

A. GÉLINAS.

En 1854, 34 cardinaux, 1 patriarche, 42 archevêques, 96 évêques ont assisté à la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception; de tous ces prélats, il ne reste aujourd'hui de survivants que 5 cardinaux, parmi lesquels le pape actuel, 8 archevêques et 13 évêques.

ÇA ET LÀ

M. de Freycinet, le nouveau premier ministre de la France qui est protestant et marié à une protestante, a conseillé, un jour, à Henri Lasserre, d'aller à Lourdes pour obtenir la guérison d'un mal d'yeux.

* * *

M. Houde, propriétaire du *Nouveau-Monde*, vient de fonder un nouveau journal à Saint-Jean sous le nom d'*Echo d'Iberville*. M. Houde déploie dans notre pauvre journalisme canadien une énergie et un esprit d'entreprise dignes d'éloge.

* * *

Le *Canadien* est en mauvaises affaires; il est publié en ce moment par le syndic. M. Tarte n'est pas content de la conduite du parti conservateur à son égard et le laisse facilement voir. Ceux pour qui il a été sans pitié profitant des circonstances pour lui dire des choses désagréables.

* * *

Nous sommes heureux de publier que M. Lacoste s'occupe, depuis quelque temps, des réformes à faire dans l'administration de la justice et que lors de la publication dans *L'Opinion Publique* de la lettre signée "Un Avocat," il avait déjà pris des mesures pour convoquer le conseil du barreau.

* * *

Le premier numéro du journal mensuel de M. Perrault *L'Emancipation Coloniale*, vient de paraître. Il est bien imprimé, a bonne mine comme tout ce qui sort de l'imprimerie Louis Perrault, et la rédaction en est énergique et intéressante. M. Perrault connaît son sujet et appuie ses raisonnements sur des faits.

* * *

M. Gurney, président de l'Association des manufacturiers d'Ontario, vient d'exprimer l'opinion que sans la réciprocité avec les États-Unis ce serait folie de mettre beaucoup d'argent dans l'industrie canadienne. Il approuve le nouveau tarif, croit qu'il a fait et fera beaucoup de bien, mais il croit que nous ne pouvons nous passer du marché américain. C'est exactement notre manière de voir.

* * *

Le barreau est à l'œuvre, des délégués des différentes divisions de la province se sont réunis, la semaine dernière, à Montréal, et ont examiné l'excellent bill préparé par M. Pagnuelo. Quant à l'administration de la justice proprement dite, le conseil du barreau a résolu de nommer une commission qui sera chargée d'étudier et de proposer les réformes requises. On doit s'adresser aux deux gouvernements pour les faire contribuer aux dépenses qu'entraînera la nomination de cette commission.

* * *

M. Prosper Blanchemain, qui vient de mourir en France, a été un des meilleurs poètes de son temps. Riche et indépendant de caractère, se livrant à la poésie uniquement par goût, imprimant ses poésies à cinq ou six cents exemplaires pour les distribuer parmi ses amis, il n'a pas eu autant de popularité qu'il aurait pu en

avoir. Il a fait cinq volumes de poésie qui tous ont été couronnés par l'Académie. Ses principales qualités sont une perfection de style, un charme de diction et une élévation de langage admirables. Capable de s'élever très-haut dans les sphères de la poésie épique, il savait aussi mieux que personne tourner un sonnet, une blquette. Il aimait le Canada et s'intéressait à notre littérature. Il correspondait avec M. Fréchette à qui il a adressé deux pièces de poésie dont l'une "Les illusions perdues" paraîtra dans le prochain numéro de *L'Opinion Publique*. Il est mort le jour de Noël, à son château de Longefond, sur les bords de la Creuse, département de l'Indre, à l'âge de 64 ans.

* * *

A propos de colonisation, on lit dans *le Canada*:

Puisque l'on voudrait amener le gouvernement fédéral à favoriser la colonisation d'une façon toute particulière, nous disais récemment un homme entendu en pareilles matières, laissez-moi vous exposer un autre projet: "Que l'on crée une petite armée de deux mille hommes et qu'on les distribue dans chaque province au prorata de la population, que, du mois de mai au mois de novembre, on leur fasse ouvrir de grandes routes dans nos terres incultes qui seront les principales artères de communication, et la colonisation recevra un élan puissant. Que l'on emploie par exemple 500 hommes seulement dans la province de Québec, et l'on sera étonné du résultat. On pourrait ainsi ouvrir un chemin qui partirait du lac Saint-Jean, passerait par la rivière Croche, la Tuque, la Mattawin, le lac Nominique, le Désert et aboutirait au lac Témiscamingue. On pourrait en pratiquer un autre ensuite qui partirait du camp Dorion et traverserait tout le comté de Pontiac. D'autres routes relieraient les principaux centres à ces artères. C'est un plan assez simple, mais il a rop de bon sens pour réussir.

* * *

La semaine dernière, le club Cartier, le club National et deux sociétés littéraires anglaises, ont discuté les questions d'indépendance et d'annexion. Il n'est pas étonnant que la jeunesse s'intéresse à des questions qu'elle sera appelée à résoudre. Il n'y a pas de doute que les jeunes gens d'aujourd'hui verront l'indépendance ou l'annexion.

C'est une question de temps, d'opportunité et de circonstance.

Un homme d'expérience disait il y a quelques jours: "Il est bon de discuter ces questions, mais il est plus sûr de laisser faire les choses, car, si la prospérité revient et si l'Angleterre n'est pas forcée par une guerre européenne de nous lâcher, le lien colonial durera encore plusieurs années, et si la crise commerciale continue encore un an ou deux, la misère étouffera la loyauté."

Un autre disait: "Sans de graves événements, il n'y aurait que les conservateurs, au moins dans la province de Québec, capables de faire accepter un changement. Les Canadiens-français émigreront aux États-Unis, mais n'oseront pas voter pour l'indépendance ou l'annexion si elle est proposée par des libéraux."

Il y a beaucoup de vrai dans cela.

* * *

Nous avons déjà parlé de la politique de conciliation adoptée par le pape actuel, Léon XIII, dans les rapports de l'Eglise avec l'Etat, et des efforts qu'il fait pour démontrer qu'il n'y a pas incompatibilité entre le catholicisme et la société moderne, entre le christianisme et la liberté.

Il a spécialement affirmé ces principes de tolérance dans un document qui a fait sensation dans le monde entier. Nous voulons parler de sa réponse au gouvernement belge qui voulait savoir si, vu l'opposition énergique faite par les évêques belges à la loi condamnable de l'enseignement, il devait continuer à entretenir à Rome, près du Saint-Siège, des représentants diplomatiques. On sait que la constitution belge est très libérale et que son gouvernement actuel est presque radical. Cependant, le Saint Père, tout en proclamant le droit et la liberté des évêques de combattre les nouvelles lois, a admis que le zèle des catholiques les avait entraînés trop loin, et il leur conseille de respecter et même de défendre la constitution libérale de leur pays et de prendre part aux fêtes nationales qui doivent avoir lieu en Belgique, pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'établissement de cette constitution dont les principes fondamentaux sont la liberté des cultes, la liberté de l'enseignement et de la presse.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que nous avons été bien maltraités, il y a quelques années, et dénoncé comme un mauvais catholique, pour avoir été beaucoup moins conciliant que cela. On nous permettra de faire cette remarque, en passant, à ceux qui nous ont accusé si injustement; c'est la seule réparation d'honneur que nous exigeons.

* *

Les élèves de la classe de philosophie du collège des Jésuites faisaient, dimanche dernier, les frais de la séance de l'Union catholique. Le sujet de discussion était "Le Darwinisme" et les discutants étaient MM. Desjardins et Tremblay.

M. Desjardins nous a prouvé que les espèces animales et végétales sont fixes et immuables. Son but, en faisant cela, était de montrer la fausseté du darwinisme, doctrine qui prétend que les espèces peuvent venir les unes des autres.....

..... La forme de l'argumentation était la forme scolastique; le jeune philosophe, après avoir énoncé sa thèse, et fait quelques remarques préliminaires, nous prouva, par une série de syllogismes, liés les uns aux autres, que tout homme sérieux doit admettre la théorie de la fixité des espèces, et rejeter celle du transformisme.....

..... Quand il eut bien développé ses arguments, monsieur Tremblay, son disciple, et pour le moment, son adversaire, lui fit d'excellentes objections en faveur du darwinisme.....

..... Cette lutte intellectuelle intéressa beaucoup l'auditoire.....

..... Nous apprenons que deux fois l'année la classe de philosophie prépare ainsi une séance de classe sur les matières vues dans les derniers six mois. Ainsi la séance de dimanche dernier et celle du dimanche précédent était cette séance de classe pour l'année 1879; à la fin de l'année, les mêmes élèves préparèrent et donneront une séance sur la chimie.

C'est le Père Rottot qui fait la classe de philosophie, cette année, au collège Ste-Marie. Nous félicitons notre ancien collaborateur du succès de ses élèves qui nous ont si bien prouvé que nous ne descendons pas des singes. Il est bon qu'on nous le rappelle et démontre de temps à autre, car à la vue de ce qui se passe autour de soi, on est tenté souvent de croire au système de Darwin.

* *

Nous n'avons pas encore parlé de l'Académie Nationale des Beaux-Arts qui vient d'être fondée sous les auspices distingués du marquis de Lorne et de la princesse Louise. Cette institution nationale a pour but de développer les beaux arts dans ce pays au moyen d'expositions, d'écoles et de récompenses.

Elle se composera de quarante membres ou académiciens dont dix pourront être architectes et trois graveurs, et d'une autre classe de membres pris parmi les imprimeurs, les sculpteurs, les apprentis-graveurs et dessinateurs. Il y aura aussi les membres honoraires qui comprendront tous ceux qui s'intéressent au progrès des

arts et seront nommés par le président de l'Académie avec l'approbation du conseil.

L'Académie sera régie par un président, un vice-président, plusieurs autres officiers et un conseil composé de 12 membres, lesquels seront choisis pour les premières cinq années par le Gouverneur-Général.

Les souscriptions des membres, le produit des expositions et les donations constitueront les ressources pécuniaires ou le capital de l'Académie.

La constitution et les règlements de la nouvelle académie ont été préparés avec soin sous la surveillance du marquis de Lorne.

Nous saluons avec joie la naissance de cette institution nationale destinée à donner au talent artistique ce qui lui manque si complètement dans ce pays, et nous devons remercier le marquis de Lorne et la princesse Louise d'avoir conçu un projet qui fait autant honneur à leur esprit qu'à leur cœur.

* *

Nous sommes heureux de voir que le Canada et le Travailleur partagent notre manière de voir au sujet des moyens à prendre pour faire produire, à la grande fête du 24 juin prochain, des résultats pratiques. Ils croient eux aussi que se réunir à Québec simplement pour faire des discours patriotiques et entendre des corps de musique jouer "Vive la Canadienne," serait peu sage et peu profitable. Si cette grande démonstration ne devait avoir d'autre résultat, on aurait le droit de se demander si l'argent qu'on va dépenser ne pourrait pas être employé d'une manière plus utile à notre nationalité.

C'est pourquoi nous applaudissons aux idées exprimées à ce sujet par le Canada et acceptées par M. Gagnon, du Travailleur.

Les beaux discours, les paroles éloquentes, les déclarations patriotiques ne feront pas défaut le 24 juin prochain. Pareille réunion se prête aux plus brillants efforts oratoires, et nous sommes sûr d'avance que la fête ne laissera guère à désirer sous ce rapport. Il importe, cependant, que cette démonstration ne soit pas seulement une affaire d'apparat, une affaire de réjouissances, si intéressante qu'elle puisse être à ce seul point de vue, mais que l'on en tire tous les bons effets possibles.

La question du rapatriement étant intimement liée à la question de colonisation, les délégués à la convention ne doivent rien négliger pour donner à l'une et à l'autre leur plus sérieuse attention. Comme l'un des résultats de la fête, pourquoi n'essaierait-on pas, par exemple, de jeter les bases d'une colonie en créant dès cette année un fonds national auquel toutes les sociétés canadiennes d'ici et des Etats-Unis seraient invitées à contribuer un certain montant, en rapport avec leurs moyens d'action? Est-ce que la plupart ne pourraient pas fournir, par exemple, vingt-cinq piastres en moyenne, chaque année, pour une fin aussi louable? Ce serait peu probablement pour chacune, mais ces sommes réunies formeraient un chiffre relativement considérable.

De cette façon, l'on pourrait non-seulement créer une colonie, mais plusieurs mêmes en très peu d'années, puis aider la colonie nouvellement fondée jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour se suffire à elle-même. Cela ne vaudrait-il pas mieux que tous les monuments que l'on voudra ériger pour perpétuer le souvenir de notre grande réunion nationale?

M. Gagnon ajoute :

Oui, tel est le véritable monument qu'il faut élever.

Coloniser notre pays, appliquer un remède au dépeuplement de nos campagnes, nous emparer du sol, le féconder, comme l'ont fait nos pères, c'est l'idée qu'il faut propager partout... Pas de résultat pratique de notre grande réunion, sans celui-là.

* *

Les journaux de Montréal ont publié, la semaine dernière, le discours prononcé par le Dr J.-W. Mount, président de la Société Médicale de Montréal, lors de l'ouverture des séances de cette société pour l'année 1879-80. On trouve dans ce discours des renseignements intéressants, des idées pratiques et le cachet de l'esprit impartial et conciliant qui distingue le Dr Mount, et qu'il manifeste chaque fois qu'il s'agit d'affaires nationales, d'œuvres utiles. Ne pouvant reproduire en entier le discours du Dr Mount, nous en détachons ce qui suit :

La Société Médicale de Montréal fut fondée le 8 novembre 1871. Les fondateurs ont été MM. les docteurs Coderre, Bibaud, Peltier, Rottot, Larocque, Dagenais, Kollin, Bruneau, Mount,

Lachapelle, Dubuc, Brosseau, Desjardins, Ricard, Desrosiers, Dugas, Poitevin, Durocher, Vilbon, Meunier, Quintal, LeBlanc, Plante, Perrin, Deschamps, Perrault, Bondy, Robillard et Grenier.

S'il me fait plaisir de revoir au milieu de nous quelques-unes des figures que je voyais à cette époque aux séances de la société, je ne puis m'empêcher de dire combien je regrette de ne plus voir les figures aimées de ceux qui ne sont plus, entre autres celle de notre estimé confrère feu le Dr Georges Grenier, de cet homme aussi humble qu'il était savant, et que nous étions convenus d'appeler notre *secrétaire perpétuel* et l'âme de notre société.....

La Société Médicale est issue de l'idée qui a aussi présidé à la fondation de l'*Union Médicale*, cette revue aussi intéressante qu'utile et à laquelle nous devons un haut tribut de reconnaissance pour la publication de nos travaux et pour l'intérêt qu'elle n'a cessé de nous porter.

La Société Médicale et l'*Union Médicale* ayant originé de la même idée et sous la direction des mêmes hommes, ont dû nécessairement marcher et progresser de concert. Ouvrons l'*Union Médicale* et nous y verrons ce que ces deux frères Siamois, si vous me permettez cette expression, ont accompli de travaux depuis leur fondation. A plusieurs reprises la presse médicale en France a remarqué certains articles de l'*Union Médicale* et leur a fait les honneurs de la reproduction.

Nous réclamons pour la Société Médicale la passation si longtemps désirée du Bill Médical. Personne n'osera nier qu'à cette association est due l'initiative de la loi qui nous régit aujourd'hui, et que, quelque changement qu'on ait pu faire subir au projet primitif du Bill, il faudra toujours avouer qu'aux membres les plus dévoués de la Société Médicale, nous devons de l'avoir vu adopter par la législature. Si quelques détails en ont été éliminés, le fond est resté le même. Cette loi, sans être parfaite encore aujourd'hui, est néanmoins pour nous une sauvegarde, et donne aux médecins de la province de Québec des garanties qu'ils n'avaient pu obtenir auparavant.

La société a pour objet : 1o. De cimenter l'union qui doit régner entre les membres de la profession médicale; 2e. De fournir aux médecins un motif de se réunir, et l'occasion de fraterniser en se connaissant mieux les uns les autres; 3o. De s'instruire mutuellement par des lectures, des discussions et des conférences scientifiques; 4o. D'engager ceux qui en font partie à pratiquer mutuellement tout ce que l'honneur et la fraternité prescrivent aux membres d'une même profession.

Rappelons-nous souvent ces nobles motifs inspirés par le patriotisme le plus pur, et l'union ne cessera jamais de régner parmi nous.

Permettez, messieurs et chers confrères, que je vous fasse un dernier appel en faveur d'une des plus légitimes ambitions que le médecin puisse nourrir : travailler à améliorer sa position personnelle et rendre service à ses semblables. Voilà notre but et le secret du succès et de la prospérité de la Société Médicale.

* *

On parle beaucoup, en France, de la critique mordante que M. d'Harcourt, ancien ambassadeur de France en Suisse, vient de faire de M. Waddington, et qu'il terminait par la phrase suivante :

Comme diplomate, il représentait l'incompétence; comme administrateur, la naïveté; comme parlementaire, l'effacement; comme orateur, le vide. La France, qui lui a donné une patrie, n'a reçu de lui en échange que l'amoindrissement.

Le Figaro dit du nouveau ministère :

Le nouveau ministère est fait; il a presque l'air d'une mystification. En effet, il mécontente ce qui reste de républicains modérés, sans donner satisfaction à la terrible Union républicaine, pépinière inépuisable de candidats impossibles et de ministres de fantaisie, menace constante par cela même contre tout cabinet passé, présent et futur.

Les profonds politiques qui poussaient à un ministère Gambetta, en sont pour leurs frais; M. Gambetta aime beaucoup le Palais-Bouillon, et il ne veut pas être, il ne sera point ministre. Toute sa politique se borne à cette résistance, qui se comprend du reste.

M. Saint-Genest écrit :

Comment nier le progrès maintenant? Sous la grande Révolution, on disait : Etes-vous pour Vergniaud ou pour Danton?

Sous les Bourbons : Etes-vous pour M. de Martignac ou M. de Villèle?

Sous Louis-Philippe : Etes-vous pour M. Thiers ou M. Guizot?

Sous l'Empire : Etes-vous pour M. de Persigny ou M. Rouher?

Sous le Maréchal : Etes-vous pour M. de Broglie ou M. Dufaure?

Aujourd'hui on vous dit : "Qui voulez-vous?... M. Gent ou M. Humbert?"

Nous avons dit plusieurs fois, que les républicains modérés finiraient par être débordés en France, et que la plupart se rallieraient à la monarchie. La réaction est commencée et parmi ceux qui ont perdu confiance se trouve le célèbre journaliste Emile de Girardin.

Voici, maintenant, comment le corree

pondant du Times apprécie les changements que la constitution du nouveau ministère va apporter dans la politique du gouvernement :

L'exclusion du centre gauche est un fait d'une haute importance, et comme on a pu s'en apercevoir, cette exclusion a été le but qu'a poursuivi la gauche depuis une année, comme elle a été la cause de la lutte dans laquelle M. Waddington s'est vu engagé. Quelle sera l'attitude du centre gauche en présence de cette exclusion? Il est probable que, redevenu un parti indépendant, il devra être considéré comme un parti d'opposition et il formera une opposition formidable car il se compose d'hommes de grande valeur, d'hommes aimés et respectés et dont l'adhésion pouvait être une grande source de force pour la République aux yeux de la portion modérée du pays. La gauche y gagnera, il est vrai, plus de cohésion, mais presque tous les députés capables de la Chambre appartiennent au centre gauche.

La morale de la crise est que la république modérée et conservatrice se trouve en grand péril si elle n'a pas déjà cessé d'être; mais le président du ministère est grandement désireux de conduire le pays à des résultats pratiques et à une prospérité basée sur la paix et l'industrie. Le nouveau cabinet ne cause aucune alarme, pas plus qu'il ne rassure; il faut le voir à l'œuvre.

L.-O. DAVID.

ÉCHOS

Ottawa se prépare à fêter le retour de la princesse Louise, qui ne précédera que de quelques jours le commencement de la session. C'est la saison gaie qui va s'ouvrir pour la jeune capitale, qui attend le carême pour commencer son carnaval politique et mondain.

* *

Des bruits fâcheux pour la Land League d'Irlande se sont répandus récemment. Il paraîtrait que cette association a des accointances avec les sociétés féminines. Il y a quelques jours, un curé irlandais a déconcé la ligue à ses paroissiens comme une société secrète, et les a menacés des peines ecclésiastiques s'ils continuaient d'en faire partie.

* *

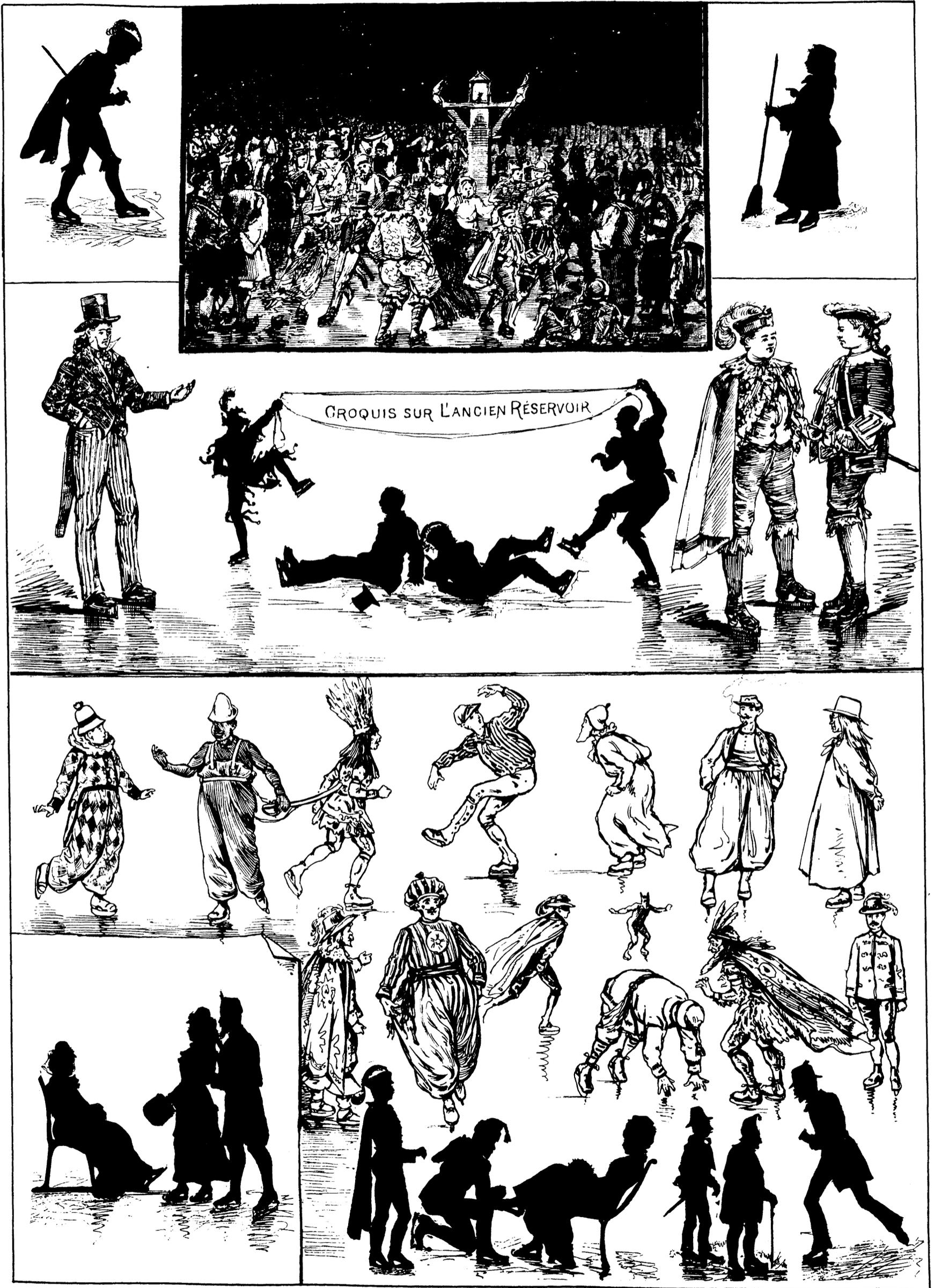
On devrait bien en finir avec cette appellation incorrecte de *Puissance* que l'on donne à la Confédération canadienne et par laquelle on prétend traduire le mot *Dominion*. La signification de ce mot n'est autre que *possession*, ni plus ni moins. Demandez plutôt à sir John, qui a lui-même choisi cette désignation pour le nouvel Etat, en 1865, et qui avait tout simplement en vue de l'employer dans le sens des *possessions algériennes* de la France. *Dominion*, à moins de vouloir prêter un sens particulier à ce nom, ne veut rien dire autre chose que *domaine* ou *possession*. *Puissance* est la traduction de *power*. Soyons plus modestes et plus sensés. Une colonie ne saurait être comptée au rang des puissances.

* *

La Gazette de Montréal cherche à démontrer que le devoir des races qui peuplent le Canada est de se fusionner, après avoir déclaré qu'elle ne voulait pas de l'union législative. Elle cite l'exemple des Etats-Unis, où tous les nouveaux venus depuis un siècle, Allemands, Scandinaves, Italiens, Français, ont accepté la langue et les lois de leur pays d'adoption. Fort bien. Mais, à ce compte, c'est aux Canadiens-anglais, qui ne sont ici que depuis un siècle, à s'assimiler à nous, à adopter notre langue et nos lois, puisque nous les avons précédés sur ce sol du Canada, puisque nous sommes les fondateurs de ce pays, que nous habitons depuis deux siècles et demi.

* *

Mgr Lynch, archevêque de Toronto, a cru devoir se prononcer publiquement, il y a quelques jours, sur la discussion relative à l'indépendance et à l'annexion qui s'est faite dans quelques journaux. Sa Grandeur, en terme très dignes et très élevés, a condamné toute idée de changement. D'abord, nous ne pouvons, dit-elle, attaquer le régime établi sans violer l'enseignement religieux, et d'ailleurs, le Canada



PATINEURS EN COSTUME

jouit du meilleur système de gouvernement qu'il ait au monde ; nous serions insensés de vouloir l'annexion. Mgr Lynch souhaiterait que la population de l'Irlande fut aussi heureuse que nous, sous ce rapport, au lieu d'être obligée de s'expatrier comme elle fait.

* *

Le mouvement de secours aux Irlandais ne réussit guère en Angleterre. Le comité de la duchesse de Malborough n'a encore recueilli qu'une somme relativement insignifiante. On ne sait à quoi attribuer cet échec. Les journaux rappellent que lors des derniers appels du même genre, il y a quelques années, pour venir en aide aux inondés français et à d'autres œuvres du même genre, l'argent arrivait en abondance de tous les coins de l'Angleterre. Cette fois, pourtant, il s'agit d'une misère nationale à secourir, et les appels restent sans écho.

Les besoins sont pressants, cependant. La misère devient de plus en plus horrible en Irlande, et les associations charitables sont impuissantes à secourir la moitié des nécessiteux.

* *

Un rude champion vient de se dresser contre M. Gambetta, qu'il accuse d'opportunisme, de temporisation, de conservatisme même. C'est M. Clémenceau, aussi redoutable comme écrivain que comme orateur, paraît-il. Il y a quelque temps, M. Clémenceau prononça, dans l'assemblée, un discours qui fit une impression profonde et qui était dirigé contre Gambetta. Il a fondé depuis un journal, la *Justice*, qui va entreprendre de démolir le grand homme. M. Clémenceau rallie presque toute la gauche radicale autour de lui et de son journal. La lutte sera vive et intéressante. Lors de l'élection récente du président de la Chambre, M. Gambetta a été renié emphatiquement par l'extrême gauche. Il a peut-être trop attendu pour saisir le pouvoir, et le bon moment est peut-être passé maintenant.

* *

Les autorités judiciaires du Montana, E.-U., ont offert au gouvernement fédéral leurs services, moyennant rémunération, pour aider à découvrir l'assassin ou les assassins du malheureux Grayburn. Le gouvernement est disposé à ne rien négliger pour arriver à ce but.

Mais il est bon de se rappeler, à propos de cette proposition des autorités américaines, que lors d'une affaire semblable qui eut lieu en 1875 dans cette même région, les tribunaux du Montana ayant prêté leurs services au colonel McLeod, il s'ensuivit un procès qui coûta une vingtaine de mille piastres au gouvernement canadien, sans amener aucun résultat. Parmi les items de ce compte, qui a été publié en détail à la dernière session par ordre de la Chambre, on voit une somme de \$2,500 accordée comme honoraires à un des avocats américains par les juges du Montana pour quelques jours de travail seulement. M. McLeod voulut chicaner, mais les juges sont électifs aux Etats-Unis, et les avocats sont électeurs !

* *

Les dépêches de Russie portent que la condition du czar devient de plus en plus critique. Le malheureux monarque n'est plus qu'une ruine, au physique comme au moral, dit le télégraphe. Ses médecins seuls ont accès auprès de lui. Il croit que tous les mets qu'on lui sert sont empoisonnés, et s'imagine être constamment guetté par des assassins.

Il faut bien avouer que ces frayeurs ont quelque fondement. Le czar est exposé chaque jour à tomber sous les coups des nihilistes. La position n'est réjouissante que pour ses ennemis, et est devenue telle qu'il ne reste qu'un moyen d'en sortir, l'abdication. Alexandre II sera probablement forcé d'y recourir avant longtemps, à moins qu'il ne veuille continuer à traîner l'existence misérable qui lui est faite. Son fils, qui n'est pas lié comme lui par un passé autoritaire, pourrait, en montant sur le trône, accorder des

réformes suffisantes pour calmer l'esprit populaire et apaiser les nihilistes. Il est évident que le gouvernement absolu ne peut plus se prolonger en Russie qu'au péril permanent des souverains et des institutions elles-mêmes.

A. G.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, 20 janvier 1880.

Hier, je me promenais sur le *Bowery*, qui est devenu, malgré sa double voie de chemin de fer aérien, la promenade la plus curieuse de la ville et la plus propice pour y faire des rencontres.

Je ne fus donc pas étonné le moins du monde de me trouver face à face avec un ami que je n'avais pas vu depuis bien longtemps : c'était le fameux Goldmouth, que vous connaissez peut-être ; le type des chroniqueurs, le chasseur de nouvelles à sensations, le plus indiscret des reporters enfin.

—Comment allez-vous, mon cher, s'écria-t-il en me voyant, il y a plusieurs lustres que je n'ai pas eu l'honneur de vous rencontrer ; où allez-vous comme cela ?

—Je vais de ce pas acheter un parapluie, lui dis-je.

—Un parapluie ? qui vous a fourré cette idée biscornue dans la tête !

—Mais c'est le *Herald*. Il vient à l'instant de nous prédire la pluie pour plusieurs jours.

—Rassurez-vous, il ne pleuvra pas.

—Comment le savez-vous ?

—Le savant qui fait la pluie et le beau temps au *Herald* est un de mes grands amis ; je suis sûr que pour vous obliger il changera ses prédictions ; il ne peut pas me refuser ça.

—Que vous êtes bon mon cher Goldmouth !

—Demain j'irai le voir, vous verrez, c'est le meilleur homme du monde, un gentleman incapable de faire pleuvoir lorsqu'un de ses amis a besoin d'un temps sec, maintenant vous êtes libre de me payer à dîner chez Delmonico...

—J'allais vous le proposer, lui dis-je en me dirigeant du côté de ce célèbre restaurant.

* *

Entre la poire et le fromage, je profitai d'un moment d'abandon de mon ami pour lui demander ce qu'il pensait d'Edison.

—Edison, me dit-il, est bien jeune pour être aussi savant. Je lui ai conseillé de se faire épiler le crâne et il ne m'a pas écouté ; ce qui fait que toutes les vieilles perruques d'Europe lui contestent son invention. Dans le vieux monde on ne comprend pas un inventeur qui ait l'air d'un homme comme un autre. D'abord il lui faut des lunettes, plusieurs ridicules et force latin dans tous ses discours. Edison ne sera jamais un savant dans toutes les règles. Ce n'est qu'un homme de génie.

—Voyons, Goldmouth, parlez-moi franchement : cette lampe nouvelle vaut-elle mieux que ses devancières ?

—La lampe Edison est une étoile de première grandeur ; les autres sont des nébuleuses, dit-il, avec emphase. Sa lumière reste brillante et uniforme pendant 240 heures ou, si vous aimez mieux, durant deux mois à raison de 4 heures par jour sans qu'on ait besoin d'y toucher.

—Quelle économie de temps pour nos ménagères, murmurai-je, et comme elles vont le bénir.

—Elles en seront d'autant plus satisfaites, reprit Goldmouth, que cette lampe merveilleuse ne coûtera que 25 cents et qu'elle ne dépensera que 2 cents d'électricité par soirée.

—Superbe, splendide, sublime, m'écriai-je.

—Tellement sublime qu'Edison est en marché, en ce moment, avec la ville de Montréal pour l'éclairer par l'électricité.

—Ce qui fait qu'on pourra la nommer, sans métaphore : La ville des lumières... électriques.

—Oui, continua Goldmouth, le Canada verra cela et autre chose encore. Ah ! si la politique était aussi facile à démontrer

que la science ; si l'on pouvait prouver aux Canadiens que l'indépendance et même l'annexion sont aussi nécessaires à leur bonheur que la lumière électrique.

—Ah ! voilà que vous allez me parler encore de cette question ; ne vous ai-je pas dit cent fois que les Canadiens-français voulaient conserver non-seulement leur autonomie, mais aussi leur langue, leurs coutumes et leurs privilèges.

—Faire partie de la grande fédération américaine, répondit mon ami, n'est pas la même chose que si l'on appartenait à l'Angleterre ou à l'Espagne. Ici chaque Etat se gouverne à sa façon, choisit non-seulement son gouverneur, mais aussi ses juges et sa constitution. Lorsque un Etat est catholique tout le rouage administratif est catholique et jusqu'à son gouverneur. Le Canada-français, s'il daignait se rallier à notre fédération, jouirait d'une indépendance véritable et partagerait notre prospérité.

—Mon cher, lui dis-je en terminant cet entretien, vous êtes digne de faire partie du Club Cartier.

ANTHONY RALPH.

M. PARNELL

Il paraît que la campagne de M. Parnell aux Etats-Unis n'obtient pas tout le succès qu'on en attendait. Il y a, dans l'esprit du public, une certaine incertitude causée par la position qu'à prise le célèbre agitateur dès son arrivée en Amérique. On reproche à M. Parnell d'avoir trop insisté pour faire ressortir le caractère politique de son entreprise, lorsque les populations étaient plutôt portées à n'accorder qu'une importance secondaire à cette question, pour le moment, et à s'occuper de préférence du plus pressé, des secours immédiats à donner aux malheureux qui souffrent de la disette et de la faim. Sans ce malentendu, M. Parnell aurait pu, dit-on, recueillir de très fortes sommes, mais son attitude a eu pour effet de refroidir le zèle d'une foule de personnes plus susceptibles d'être touchées par le côté charitable que par le côté spéculatif de l'affaire.

C'était l'opinion de Son Eminence le cardinal MacCloskey, comme aussi de la presse américaine, qu'il aurait mieux valu ne pas adopter cette tactique, et M. Parnell avait, dès le début, été prévenu à cet effet. Mais il n'a pas jugé devoir modifier son plan. Il a formellement déclaré que ce qu'il venait chercher aux Etats-Uni, c'était l'appui moral, c'est-à-dire politique, plutôt que matériel ! Cela devait nécessairement nuire au mouvement de secours.

Le *Herald* de New-York et d'autres journaux ont blâmé l'émissaire irlandais, qui, depuis lors, reçoit plus de témoignages de sympathie politique qu'il ne recueille de souscription. Le Congrès de Washington l'a publiquement invité à *lecture* dans la salle des représentants. Cette démarche n'a rien de surprenant après les remontrances faites par le Congrès au gouvernement anglais au sujet des affaires d'Irlande. De son côté, M. Parnell a donc autant qu'il pouvait désirer.

Que parti tirera-t-il du bagage politique qu'il remporte avec lui en Angleterre ? Espère-t-il influencer beaucoup le parlement impérial par ces manifestations d'une opinion étrangère et naturellement peu sympathique ? Croit-il que les résolutions du Congrès et des *meetings* américains aideront considérablement à faire régler la grande question agraire dans le Royaume-Uni ? Sans doute, ces protestations auront quelque effet. De nos jours, il n'est permis de dédaigner aucune manifestation de l'opinion publique, de quelque part qu'elle vienne, et le parlement britannique ne pourra s'empêcher de tenir quelque compte des démarches du Congrès et du peuple américain, tout inconsiderées et blessantes qu'elles puissent lui paraître.

Mais, en attendant, le voyage de M. Parnell aura été de peu d'utilité pour le soulagement immédiat de la misère en Irlande, s'il a des résultats dans l'avenir au point de vue politique.

On dit maintenant que le fameux agita-

teur ne viendra pas en Canada, comme on l'avait annoncé d'abord. Il aura écrit dans ce sens à quelques Irlandais de Montréal. M. Parnell n'est pas un orateur très brillant, paraît-il, et n'a rien des grandes qualités d'O'Connell. L'importance qu'on lui prête vient plutôt des circonstances particulières dans lesquelles il est devenu le chef de l'agitation en Irlande.

A. GÉLINAS.

LES EMPLOYÉS PUBLICS

Nous recommandons à nos lecteurs, aux pères de famille et à ceux qui s'occupent d'instruction publique dans le pays, les remarques suivantes faites par un écrivain français sur la condition des employés publics en France. On y trouvera plusieurs choses qui s'appliquent parfaitement à notre propre situation.

Qui donc a voué ainsi une classe entière de la société à l'indigence et à l'isolement ? Qui a poussé sous le même drapeau cette famélique armée de déclassés.

La stupidité et la vanité des parents d'abord, et ensuite la profonde indifférence avec laquelle l'instruction publique s'occupe de l'avenir de ceux qu'elle a élevés.

Aujourd'hui on donne à son fils une éducation au-delà de sa condition, on lui fait faire des études qui, l'arrachant à son milieu, le lancent complètement en dehors de sa sphère.

Partant d'où il sort, il faudrait, pour devenir quelqu'un, qu'il fût un homme supérieur, et la plupart du temps, ce n'est qu'un médiocre.—Alors, manquant de souffle pour gravir la côte, n'ayant pas les pounons assez vastes pour l'air qui, là-haut, est fort rare, il tombe au milieu du chemin et dégringole.—Comme il ne peut être ni bachelier, ni avocat, ni médecin, ni ingénieur, et—qu'il n'a pas assez d'audace pour être député,—il entre dans l'administration, et on le range dans cette boîte où l'Etat conserve les fruits secs.

Il y restera vingt-cinq ans sans travailler. On ne lui demande par jour qu'une ou deux pages de belle écriture ; au bout d'un an, ce n'est plus un cerveau, c'est une cursive, une majuscule ou un paraphe remarquable.

Cet homme qui gèle chez lui, reste six heures dans son bureau à se rôtir les tibias devant un feu de corps de garde.

Pauvre malheureux ? s'il pouvait au moins emporter quelques-unes de ces bûches et voir rire ses enfants à leurs flammes !

Les études auxquelles l'Université nous oblige ne conviennent qu'aux têtes de colonne. Elles n'ont rien de pratique, et lorsqu'on sort de dessus les bancs, on connaît à peu près tout, excepté ce que les exigences de la vie nous réclament si impérieusement.

Un bachelier ne sait ni tenir les livres, ni écrire une lettre de commerce, ni lire le *Times*. On l'a bourré de sciences inutiles, et un an ne s'est pas écoulé qu'il ne se souvient presque plus de ce qu'on a mis dix années à lui apprendre.

Que le grand maître de l'Université, au lieu d'interdire les Jésuites et de jeter les frères des Ecoles chrétiennes hors de leurs demeures, ferait bien mieux de nous octroyer un programme d'études fermes, solides, positives, et qui pourraient au moins servir plus tard à l'élève pour gagner sa vie.

Mieux vaudrait l'instruction pratique... que laïque.

Quand chacun vivra à sa place, quand on continuera l'état de son père, quand le fils de l'artisan consentira à ne pas quitter son milieu et qu'au lieu de venir crever de faim à la ville, le paysan restera aux champs, il n'y aura plus de ces martyrs et de ces parias dont je viens de parler.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genres et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts :

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN.

On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sangrelet et St-Denis.

L'ARMÉE OTTOMANE

La conduite de l'armée ottomane, dans la dernière guerre contre la Russie, fut une véritable révélation pour beaucoup de monde qui, jusqu'alors, ne s'était représenté les soldats turcs qu'en babouches et fumant de l'opium. Au lieu de cela, on apprit, par la défense de Plevna et autres faits d'armes, que l'armée turque en elle-même en valait bien une autre, et tout le monde, amis comme ennemis, rendait justice à ces vaillants soldats. Malheureusement, la misère a eu raison de la discipline et de la bravoure, et voici le triste tableau que la *Correspondance politique* fait de l'armée turque actuelle :

Les soldats ne considèrent plus la mendicité comme une honte. En plein jour, on voit à Constantinople, à tous les coins de rue, des soldats adossés au mur et tendant la main aux passants pour demander l'aumône. Ils se contentent de tout ce qu'on leur donne. Mais, pendant la nuit, il n'en est pas de même. S'ils rencontrent quelqu'un de convenablement mis, ils demandent quelques piastres "pour du tabac ;" si c'est un campagnard, ils se jettent sur lui et le dévalisent complètement. Comme depuis quarante mois les soldats ne reçoivent plus de solde, ils ont pris la mauvaise habitude de vendre leurs armes.

Le commandant militaire a donné les ordres les plus sévères pour remédier à cet abus, et les journaux viennent de publier un écrit menaçant des peines les plus sévères les personnes qui achèteraient des armes ou des effets d'équipement militaire.

L'UNIFORME DU PRINCE IMPÉRIAL

—Le colonel Villiers a trouvé l'uniforme du prince impérial, ou du moins un agent envoyé par lui est parvenu à le trouver. Klaas—tel est le nom de cet agent—avait été spécialement choisi et instruit par le colonel pour remplir cette tâche assez difficile. C'est un partisan de Mameze ; il n'a qu'un œil, mais il voit de cet œil plus loin que la plupart des gens avec leurs deux yeux. Elevé dans une famille de Boers, il parle le hollandais couramment. Klaas s'est rendu aux environs du kraal où le prince a été tué, et là il a découvert, après de patientes recherches, que Xabango—l'homme qui avait tué le prince—avait péri à Ulundi, il faisait partie du régiment de Bonambi.

Klaas a eu de la peine à retrouver les parents de Xabango, qui possédaient l'uniforme du prince ; mais par divers moyens il a réussi à recueillir les différentes parties de l'uniforme dans des kraals. Il a rapporté une jaquette de pa-trouille, un pantalon, un gilet en cuir, une chemise, une ceinture, un revolver, une cartouchière contenant vingt-et-une cartouches et un petit sac avec quelques pièces de monnaie. Tous les vêtements, à l'exception du pantalon, étaient percés par devant par de nombreux trous faits par des sagaies. Le revolver est brisé en morceaux. Il paraît que le prince a d'abord été blessé par une sagaie lancée à une distance d'environ dix verges. Il a déchargé son revolver sur ses ennemis qui l'ont entouré trop vite pour qu'il lui fût possible de recharger son arme. Il l'a jeté à la tête de son plus proche assaillant et il a tiré l'épée pour se défendre.

La montre du prince, montre que l'on pourrait appeler historique, n'a pas encore été retrouvée. Les Zoulous nient l'avoir jamais vue. Ils ont aussi rendu les armes et les ceinturons des soldats tués avec le prince. Il ne peut y avoir de doute quant à l'identité de l'uniforme, sauf pour la chemise, qui appartenait, croit-on, à une des personnes de l'escorte. Klaas a interrogé un des hommes qui ont attaqué le prince ; il lui a paru extraordinaire que quelques-uns des blancs aient pu s'échapper.

Les Zoulous les ont vus s'approcher longtemps avant leur entrée dans le kraal. Avant qu'ils aient eu le temps de monter en selle, le prince et son escorte ont été entourés des deux côtés, et le péril est devenu extrême lorsque le Basuto a découvert les Zoulous dans les hautes herbes ; sans cette dernière circonstance, personne n'aurait échappé à un massacre. Le Zoulou a raconté que le cheval du prince s'est cabré et s'est emporté au moment où le prince essayait de monter en selle.

TERRIBLE EXPLOSION

Une explosion a eu lieu la semaine dernière dans la houillère de Lycett, à Hanley, près de Newcastle sur la Tyne, et un grand nombre de mineurs ont été tués. Aussitôt que cette nouvelle s'est répandue dans le voisinage, les épouses et les enfants des ouvriers qui travaillaient dans cette mine sont accourues sur les lieux en poussant des cris déchirants.

Des mineurs d'expérience croient que ceux qui étaient à une certaine distance de l'endroit où l'explosion s'est produite dans l'intérieur de la mine, ont peut-être échappé à la mort.

On attribue cet accident à la négligence des propriétaires de la mine qui n'était pas suffisamment aérée.

Les dernières nouvelles reçues touchant l'explosion disent qu'il y avait soixante dix-sept personnes dans la houillère au moment de l'accident. On a déjà retiré vingt cadavres du puits de la mine. Les quelques personnes qui ont été retirées vivantes ne pourront survivre à leurs blessures.

Depuis l'accident, il s'échappe presque continuellement un jet de flammes du puits de la mine, ce qui empêche les gens d'en retirer les cadavres des autres victimes de l'explosion.

Une seconde dépêche dit que soixante-dix personnes ont péri. On redoute une autre explosion.

UN CHEF-D'ŒUVRE DE MÉCANIQUE

Le *Times* annonce que dans la ville de Détroit, dans le Michigan, on a exposé une horloge qui l'emporte en complication et en intérêt sur la fameuse horloge de Strasbourg.

Elle a 18 pieds de haut et elle est enfermée dans une caisse de noyer noir soigneusement sculpté et orné. Le personnage qui domine au sommet représente la Liberté au-dessus d'un dais qui abrite la tête de Washington, assis sur un dôme de marbre. Le dais est supporté par des colonnes de chaque côté. Aux quatre coins de l'horloge, au-dessous et dans les niches, sont quatre statues représentant l'Enfance, la Jeunesse, l'Âge mûr et la Vieillesse, tenant chacune une cloche d'une main et un marteau de l'autre. Les niches sont portées par des anges tenant des torches allumées, et au centre est placée la figure du Temps.

Au quart-d'heure, l'enfant frappe sur sa clochette ; aux demies, le jeune homme tape sur son instrument dont le son est plus énergique ; aux trois-quarts, c'est le tour de l'homme fait, et aux heures le vieillard. A ce moment, le Temps sonne l'heure, tandis que les deux petites statues ouvrent les portes, entre les colonnes des deux côtés de Washington, et une procession de présidents des Etats-Unis défile. Washington salue au passage chaque président qui, de son côté, lui rend son salut. Ils rentrent par la porte de l'autre côté, qui se ferme sur le dernier personnage du cortège. Pendant le défilé, l'horloge exécute des airs de musique.

Le mécanisme indique aussi d'une manière correcte le mouvement des planètes autour du soleil, en y comprenant Mercure, dont la révolution s'accomplit en 88 jours ; Vénus, 224 jours ; Mars, 686 jours ; Vesta, 1,327 jours ; Junon, 1,593 jours ; Cérés, 1,681 jours ; Jupiter, 4,332 jours ; Saturne, 29 ans, et Uranus, 84 ans.

Il y a des cartouches indiquant l'heure de toutes les capitales importantes, les jours, les semaines, les mois, l'année, la saison, les phases de la lune, etc.

AVIS A NOS ABONNÉS

Vu la bonne volonté que nous remarquons chez nos abonnés, nous avons jugé à propos de prolonger d'un mois le délai accordé à ceux qui nous doivent des arrérages. Ainsi, nous donnerons la prime et nous ne demanderons que \$3 par année à ceux qui nous paieront ce qu'ils doivent dans le mois de janvier.

UN HOMMAGE AUX CANADIENS-FRANCAIS

L'article si bienveillant de M. Gilmore Shea, dans la *Revue Catholique* de Philadelphie, commence à produire ses fruits. En voici une nouvelle preuve :

Nous lisons dans la *Catholic Review* de Brooklyn, N.-Y. :

C'est une chose étrange que nous, les habitants des Etats-Unis, soyons si peu au courant des mérites de nos voisins, les Canadiens-français. Leur succès en politique et en littérature ont relégué dans l'ombre ceux de leurs frères de langue anglaise. Les jeunes membres de la législature canadienne dont l'avenir est le plus brillant, sont des Canadiens-français. Beaucoup d'hommes de lettres de la France—même parmi les immortels de l'académie—se sont plus à reconnaître les beautés de la littérature canadienne. Louis-H. Fréchette, s'est fait un nom comme poète, partout où la langue française se parle. Faucher de Saint-Maurice et d'autres dont nous ne connaissons qu'imparfaitement les ouvrages, se sont distingués au point que Sainte-Beuve lui-même n'hésiterait pas à les inscrire dans son catalogue des littérateurs de renom. La différence de langues rend nos rapports avec les Canadiens-français quelque peu embarrassés ; mais nous devrions nous rappeler que les Canadiens sont des Américains, et que lorsque nous parlons des grands hommes de l'Amérique, nous n'avons pas à mentionner ceux des Etats-Unis seulement ; que tous les ouvrages sur la littérature et la politique sont incomplets lorsqu'il y manque les noms des Canadiens remarquables. Les Canadiens-français, dans ces derniers temps, ont fourni un grand nombre de ces hommes éminents ; mais il est rare de trouver parmi nous des personnes qui en sachent seulement les noms.

LA HAINE RUSSO-ALLEMANDE

Malgré l'ordre reçu par la presse russe de modérer son langage par rapport à l'Allemagne, une revue, la *Parole Russe*, vient de publier sous le titre "Russie et Allemagne" un grand article, qui a pour but de démontrer que la haine russo-allemande remonte à une époque reculée.

Voici quelques passages de cet article : L'amitié entre la Russie et l'Allemagne a un caractère accidentel et personnel. Elle a pour base les personnalités des deux souverains, les liens de parenté du passé et du présent, mais elle n'a ni racines dans le peuple, ni avenir. Le premier nom allemand qui s'éleva sur la Russie comme un nuage orageux et lui occasionna un mal indécible, fut le nom de l'Allemand Biron, et c'est à cette époque infortunée du siècle passé qu'a pris naissance la haine du peuple russe contre les Allemands.

Après l'invasion française de 1812 et surtout pendant le règne de l'empereur Nicolas, la Russie fut envahie par une nuée de gérants et d'intendants allemands, qui, peu à peu, parvinrent à acquérir les droits de noblesse et devinrent eux-mêmes propriétaires. Ces intendants et propriétaires furent les oppresseurs sans miséricorde des paysans russes qu'ils traitèrent comme des bêtes de somme. Depuis lors s'accrurent dans le peuple les sentiments haineux et hostiles envers tout ce qui était allemand et ces sentiments persistèrent jusqu'à nos jours. Que, dans le caractère russe, il n'existe absolument rien qui attire vers les Allemands, c'est là un fait que chacun peut constater.

Entre les deux peuples, il n'y a pas la moindre sympathie et il n'y en a jamais eu. Elle n'existe pas non plus dans les classes intelligentes de la société, qui pas suite de considérations diverses se sentent surtout attirées par les Français. Elle existe moins encore entre les armées des deux pays. Ce qui pendant ces derniers temps ressemblait à de la sympathie n'était rien autre chose qu'une échange réciproque de procédés de convenance.

Le seul lien est toujours l'amitié des souverains. Mais les monarques sont mortels. Il est probable que, même après la mort du czar, la Russie ne déclarera pas la guerre à l'Allemagne.—*Chronique de Jersey.*

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désireraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Blenry.

CHOSSES ET AUTRES

Après de longues négociations entre la Propagande, le général des Jésuites et le Révérendissime custode de Terre Sainte, un collège catholique vient d'être établi dans la ville du Caire. On l'a confié aux Jésuites. C'est le Rév. Père Alexis de Villeneuve, un Marseillais, qui vient d'en être nommé recteur. Ce religieux a déjà fait ses preuves en Orient, où il a été longtemps professeur dans les collèges de la compagnie.

Les journaux de Dinan (France), rapportent qu'une jeune anglaise est morte dernièrement victime d'un bien triste accident. Cette jeune fille avait nettoyé ses gants avec du pétrole ou de l'essence minérale ; s'étant ensuite gantée, elle approcha l'un de ses doigts d'une lumière pour brûler un bout de fil. La flamme lui envahit aussitôt la main. Ayant instinctivement voulu l'éteindre avec l'autre main, la malheureuse jeune fille eut les deux mains affreusement carbonisées.

Les médecins, dit-on, jugèrent l'amputation nécessaire ; mais la jeune fille a succombé avant l'opération.

A une assemblée de la Société Saint-Jean-Baptiste de Lowell, les officiers dont les noms suivent ont été élus :

Président : M. J.-H. Guillet ;
Vice-Présidents : Ed. Charron et Louis Reeves ;

Secrétaire-Archiviste : J.-W. Paradis ;
Ast.-Secrétaire-Archiviste : Esdras Rochon ;

Secrétaire-Correspondant : Zéphirin Lorranger ;

Trésorier : Louis Leriche ;
Assistant-Trésorier : Jos. Pouliot ;
Com-Ordonnateur : G.-D. Jacques ;
Asst.-Com-Ordonnateur : Ant. Bernier ;
Sergent-d'Armes : François Mailloux ;
Comité d'enquête : Pierre Hébert, Jos. Brodeur, Arsène Thibeault et Chas. Gaudreau.

Dépositaire : Nap. Phaneuf.
Chapelain : Révd. P. Petit, O.M.I.

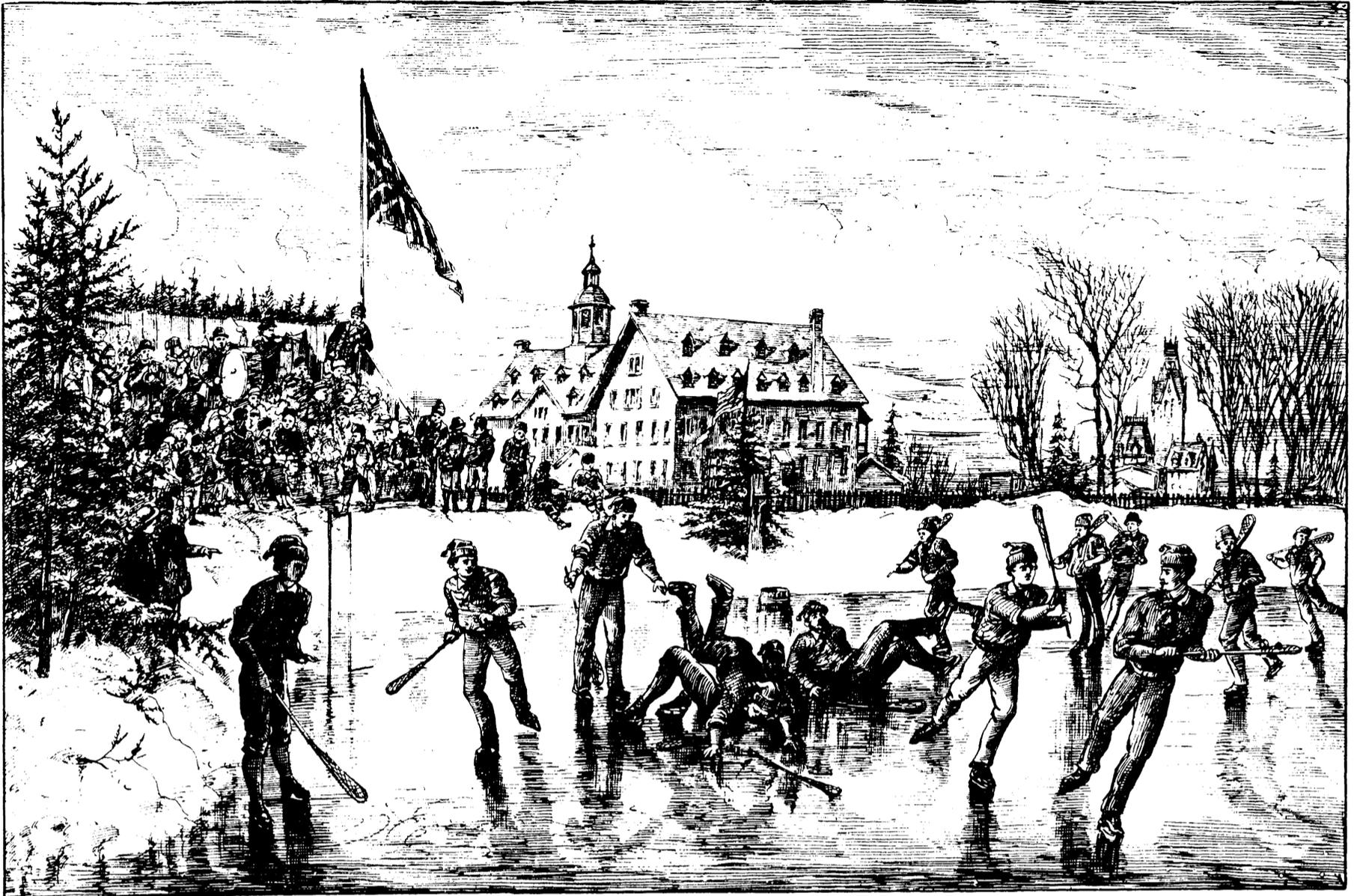
L'Union a résolu à l'unanimité d'aller fêter le 24 juin prochain à Québec, et un comité d'organisation a été élu comme suit pour l'occasion : J.-H. Guillet, J.-W. Paradis, H. Constantino, Ed. Charron et Jos. Pouliot.

Il a été aussi résolu à l'unanimité de contribuer à l'érection d'un monument commémoratif de la fête nationale du 24 juin 1880 et de la grande réunion de Canadiens-français de l'Amérique du Nord à Québec.

Le *Courrier russe* nous apprend que l'on va construire au jardin zoologique de Moscou une maison de glace à l'imitation de celle qui avait été construite sous le règne de l'impératrice Anne. L'administration du jardin a trouvé dans les archives des détails précis sur le mode de construction qui avait été adopté à cette époque, et elle va le reproduire exactement.

On sait que la première maison de glace a été construite à St.-Petersbourg durant l'hiver de 1740, entre l'Amirauté et le Palais-d'Hiver : les murs, les toits, les vitres, les ornements : tout était en glace. Les glaçons étaient coupés en carrés et arrosés d'eau : on les superposait ensuite les uns aux autres et l'on obtenait une masse compacte.

A l'entrée était une grande galerie décorée de statues. Les pilastres extérieurs imitaient le marbre vert. L'antichambre avait quatre fenêtres ; les chambres en avaient cinq ; sur les fenêtres on avait mis des vases avec des fleurs faites en glace et dans les coins des arbustes faits de la même matière, et sur lesquels étaient posés des oiseaux faits également en glace. Les pendules, les chaises, les tables, les armoires, la vaisselle, les candélabres, le lit, la toilette, etc., tout était en glace.



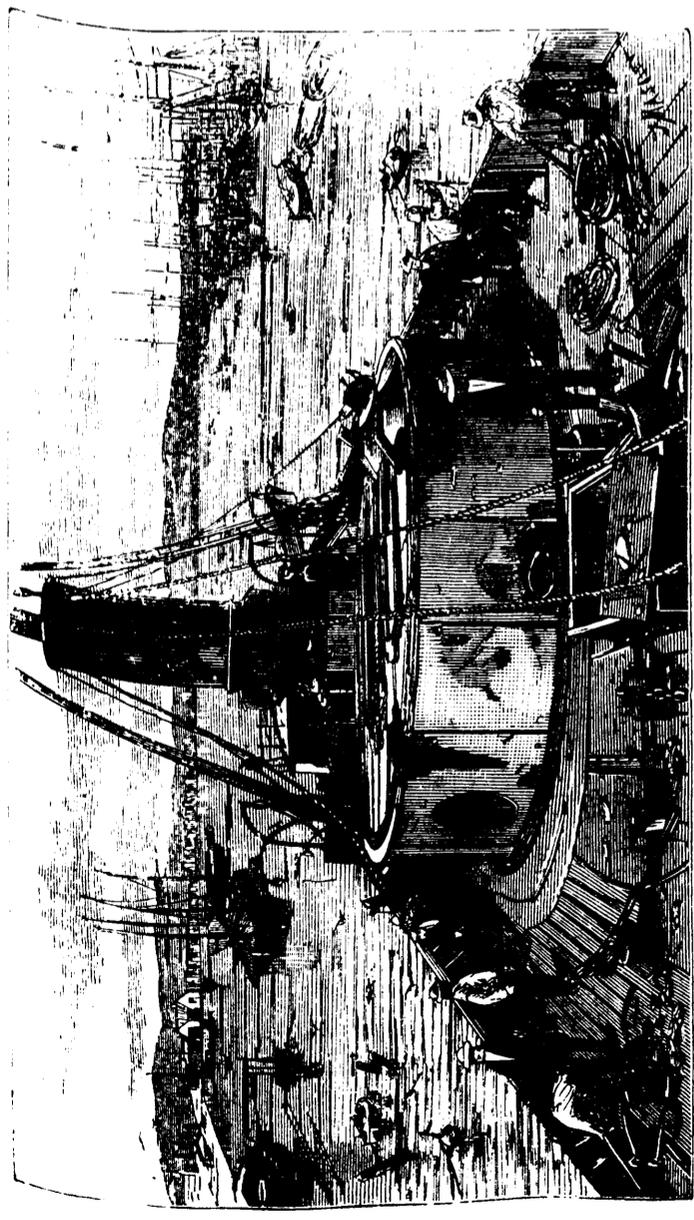
JEU DE LACROSSE SUR LA GLACE



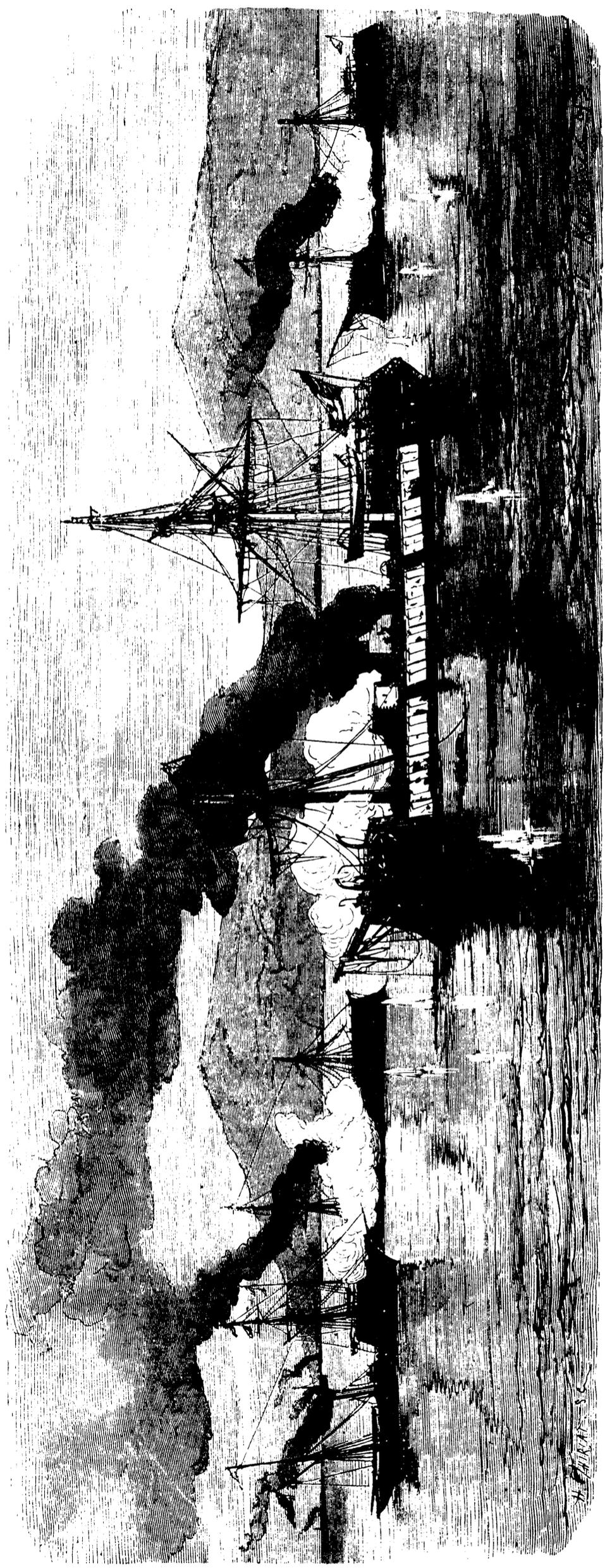
DANS LES BOIS FRANCS



LA GUÉRITE DU CAPITAINE DU *Huascar* DANS LA TOURELLE APRÈS LE COMBAT



LA TOURELLE DU MONITOR *le Huascar*



LE COMBAT NAVAL DE MEJILLONES : CAPTURE DU MONITOR PÉRUVIEN *le Huascar* PAR LA FLOTTE CHILIENNE, LE 8 OCTOBRE 1879

H. CHIRAZ

—Fen! cria-t-on du dehors.

Au même moment, cinq balles traversèrent la porte et allèrent s'aplatir sur le mur de l'autre côté de la chambre.

—Maintenant, La Brousse, en avant!

Auguste rouvrit brusquement la porte et déchargea son pistolet sur le premier assaillant qui s'offrit à lui. La Brousse en fit autant, et, avant que les agresseurs avaient eu le temps de recharger leurs armes, leur nombre se trouvait réduit de deux hommes.

La lutte qui suivit alors fut des plus acharnées. La Brousse, malgré son âge, était parvenu à renverser son adversaire. Auguste avait tué le sien, mais le troisième s'élança sur le vieillard qui luttait encore avec son ennemi, et lui lia à l'instant même les mains derrière le dos avec tout l'agilité d'un géolier. Auguste vint à son secours; mais l'homme que La Brousse avait terrassé se releva, et le jeune Vendéen se vit attaqué à la fois par deux hommes bien armés. C'était un combat à mort, et le sort d'Auguste était désespéré; car, pendant que l'un le tenait en haleine, l'autre rechargeait son fusil. A ce moment, un énorme chien de chasse sortit du hangar et sauta à la gorge du brigand, au moment où il allait tirer. L'instinct de la conservation—le plus fort de tous les sentiments chez l'homme—le força à s'arrêter et à diriger sur le chien le coup destiné à Auguste; mais la longueur du fusil l'empêchait de pouvoir facilement l'atteindre. Le coup partit, manqua l'animal, et le fusil ne se trouvant pas épaulé brisa le poignet de celui qui le tenait.

Le son du cor avait été entendu de neuf ou dix Vendéens, qui arrivèrent à ce moment, et mirent bientôt fin au combat. La Brousse, dont on avait rompu les liens, alla chercher une lumière pour reconnaître les deux prisonniers. L'un était très jeune et l'autre assez âgé; mais leur physionomie n'annonçait rien de farouche. Pourtant, Auguste tressaillit en voyant leurs traits.

—Comment se fait-il, dit-il au plus âgé, que toi, qui fus si longtemps fidèle à notre cause, tu te trouves aujourd'hui dans les rangs de nos ennemis, et que ce soit précisément toi que l'on ait choisi pour capturer le fils de ton ancien maître, de ton bienfaiteur.

—J'ai été fidèle à votre cause, répondit-il avec toute la brusquerie affectée par les républicains, tant qu'il ne m'a pas été possible de l'abandonner, et on m'a choisi pour m'emparer de votre personne parce que je la connaissais. Mais pardon, j'oublie que ma vie est entre vos mains ainsi que celle de ce jeune homme, qui est mon fils, et je comprends qu'il vous faut autre chose que des paroles pour nous épargner. Ecoutez-moi donc: si vous voulez nous laisser vivre et nous rendre la liberté, je m'engage à vous ramener mademoiselle de la Roche.

—Clarisse! s'écria Auguste; mais quelle confiance puis-je avoir dans la parole d'un renégat et d'un traître!

—Je n'ai jamais trahi personne, monsieur le comte; votre père m'avait forcé d'épouser une cause qui n'était pas la mienne, sans me demander mon opinion à cet égard, et je l'ai abandonnée, à la première occasion, sans sa permission. Je ne voit là rien de bien étonnant. Mais je perds un temps précieux. Vous voulez un gage de ma promesse, voici mon fils: gardez-le en otage; si je ne vous ramène pas mademoiselle de la Roche saine et sauve à l'endroit et à l'heure qui seront désignés, vous pourrez alors le fusiller.

Après quelque hésitation de la part des Vendéens, il fut convenu que l'on accepterait la proposition. L'heure fut fixée pour deux heures du matin, et le lieu, un endroit isolé sur les bords de la Loire, à une lieue environ de la ville de Nantes.

V

C'était une belle nuit d'été; la lune brillait au ciel, et une ou deux planètes erraient à la voûte céleste comme des barques lumineuses sur un océan d'azur.

Le jeune Vendéen, La Brousse, deux serviteurs qui n'avaient pas voulu le quitter, et le prisonnier qu'on voulait échanger avec Clarisse, s'avançaient en silence vers le lieu du rendez-vous. Ils s'arrêtaient à chaque instant pour écouter; mais aucun son ne frappait leurs oreilles; le bruit seul de leurs pas troublait le profond silence. La petite troupe arriva ainsi à l'endroit désigné, sur les bords de la Loire où elle s'arrêta, et attendit avec anxiété pendant quelque temps. Bientôt un point noir parut à l'horizon, mais on ne pouvait encore distinguer ce que c'était; pourtant, le clapotement régulier de deux roues se fit entendre, et on vit, à la clarté de la lune, une petite barque montée par deux personnes seulement: un homme et une femme, glisser rapidement sur les flots. A cette vue, Auguste sentit son cœur bondir dans sa poitrine. La barque s'avançait toujours; enfin elle aborda, et Auguste offrit la main à mademoiselle de la Roche. Le prisonnier sauta dans la barque où était son père, sans prononcer une parole, et tous deux gagnèrent le large aussitôt. Clarisse remerciait son sauveur.

—Je vous dois plus que la vie, dit-elle, je vous dois l'honneur.

—Vous ne me devez rien, chère Clarisse, répondit Auguste. Oh! ne craignez rien, continua-t-il en voyant la surprise que Clarisse avait éprouvée à ces mots: ne craignez rien, je suis Auguste de Kerguelen, celui que votre père vous destinait pour époux.

A ce moment, il se fit un bruissement parmi les fenilles, une lutte s'engagea, et, avant que Clarisse eût eu le temps de prononcer une pa-

role de plus, elle se trouvait de nouveau prisonnière à côté d'Auguste.

—Ah! ah! hurlaient plusieurs voix, il paraît que le piège a mordu. Tu espérais donc, brigand, nous enlever une prisonnière sans en payer les frais! Ah! c'est ta prétendue, eh! bien mes moutons, on vous mariera demain; vous aurez un joli petit mariage républicain.

—Auguste, dit Clarisse au jeune homme d'une voix émue, vous vous êtes sacrifié pour moi.

On les conduisit à Nantes où ils furent enfermés dans des cachots séparés pour attendre leur sort. Clarisse passa la nuit avec assez de calme: elle avait fait d'avance le sacrifice de sa vie. Pour Auguste, habitué dès son enfance au grand air de la liberté, il secouait ses chaînes de rage à la pensée du sort qui l'attendait.

Le lendemain matin, les vils instruments de la plus infâme tyrannie vinrent prendre la pauvre fille pour la conduire au supplice. Clarisse, fatiguée de persécutions, de souffrances et de terreurs continuelles, s'avança avec une sorte d'empressément au devant de la fatale charrette qui devait la conduire au repos, au bonheur et à l'immortalité, et où se trouvait déjà Auguste de Kerguelen, ses deux malheureux serviteurs et le vieux La Brousse.

Le sombre cortège se mit en marche à travers les rues de Nantes, escorté d'un piquet de cavalerie, et se dirigea vers la rivière. Quoiqu'il fût encore de bonne heure, une foule immense s'était rassemblée pour jouir d'un spectacle qui n'avait pas le mérite de la nouveauté dans cette malheureuse ville. Un profond silence, qui avait quelque chose d'effrayant, régnait dans la foule à mesure que la charrette s'avançait; mais bientôt, quand on vit la beauté et la jeunesse de Clarisse, et quand on sut son histoire, un sombre murmure, comme le bruit des vagues sur une mer orageuse, vint agiter les masses.

La charrette s'avançait toujours; mais quand elle fut arrivée au bout d'une petite rue qui mène à la place d'Armes, le galop d'un cheval se fit entendre, et, un instant après, une voix de Stentor fit retentir la rue de ces mots:

—Robespierre est mort, à bas les tyrans!

Un immense cri de joie accueillit ces paroles, la foule se précipita sur les soldats qui entouraient la charrette, et, un quart-d'heure après, Auguste de Kerguelen et Clarisse de la Roche, suivis de La Brousse et des deux serviteurs, quittèrent la ville de Nantes et parvinrent à se soustraire à toutes poursuites.

La lutte continua en Vendée pendant quelques jours encore; mais enfin la cause des royalistes étant désespérée, et tout espoir de succès perdu pour toujours, un matin, Auguste de Kerguelen et sa femme, Clarisse de la Roche, s'embarquèrent pour l'Amérique. Le vieux La Brousse était retourné à sa ferme, où il vécut dans l'oubli jusqu'au moment où la mort vint le surprendre dans un sommeil tranquille et l'endormir pour toujours.

HENRI DE SAUCLIERES.

L'AGONIE D'UN CRIMINEL

Je suis tellement obsédé par les souvenirs de cette journée dont chaque détail se dresse devant moi et peuple d'horreur mon cerveau enfiévré, que je suis décidé à tout retracer.

C'est une force supérieure qui me contraint à parler, à me précipiter dans la mêlée de ces hideuses figures qui s'agitent devant mes yeux. D'ailleurs, quelle volonté puis-je opposer à ce qui m'entraîne! Je ne suis plus "moi" depuis l'heure où je suis entré chez Mary Ann.

Quelle folie de perversité me poussait? Comment est-elle tombée sous mon arme? Je ne sais plus...

Elle était à mes pieds et je ne pouvais me lasser de contempler ce large collier de sang, pareil à un ruban rouge qui entourait sa gorge. Son regard fixe restait toujours attaché sur le mien et le retenait magnétiquement.

Il fallait cependant que le cadavre disparut. J'enroulai sur mon poignet la longue chevelure noire de la morte, et je traînai son corps inerte loin de la lumière, dans un angle de la chambre; puis, quand j'eus fait un sac des draps de son lit, je me baissai vers elle. J'eus un frisson quand je vis se soulever légèrement les boucles qui tombaient autour de son front!

C'était le vent qui, sous la porte mal close, touchant presque la tête, passait en soufflant dans cette soyeuse couronne!

Il est trois heures du matin, je descends vers la Tamise. Oh! comme je me rappelle ce sinistre chemin! Sur mes épaules frappent régulièrement, à chacun de mes pas, les membres roidis du cadavre; alors je me hâte de nouveau.

Enfin, voici le fleuve; j'arrive vers ce complice discret.

A bout de force, étouffant malgré la nuit humide et glacée, je ne m'arrête

qu'au pont de Blackfriars; je place mon fardeau sur l'appui du parquet... personne n'est là... de rares et pâles reverbères tremblotent sous leurs vers fouettés par la pluie... encore un effort, et le paquet blanc, taché de plaques sanglantes, va disparaître dans le gouffre.

Plouf! C'est fini!

L'eau sombre s'est refermée, elle coule rapide, profonde; Mary Ann sera bien gardée!

Quel soulagement! Je suis sauvé... Que fait donc cet homme là-bas? On dirait qu'il se cache. Pourquoi est-il ici, à pareille heure, s'il n'a pas un crime aussi à confier à la Tamise!

J'ai peur.

M'épierait-il avec ces façons d'ombre? M'a-t-il vu? M'a-t-il suivi? Il faut fuir.

Et mes nerfs, un instant détendus, s'excitent à l'approche du danger; sans m'arrêter, je traverse le pont; je glisse contre les murs dans les basses ruelles de Saint-Giles.

L'homme est derrière moi, dans le lointain. Il fait maintenant assez jour pour que je le distingue; sa haute taille empêche de le confondre avec un autre; il a un macfarlane gris.

Je marche toujours, je marche sans cesse; la fatigue, la peur, le crime brulaient mon sang; mes tempes se soulèvent, mes yeux me semblent enchassés dans des orbites de feu; j'ai la gorge serrée, je deviens fou! Je n'ose courir de crainte d'attirer l'attention, et cependant, je voudrais faire dix mille à chaque pas.

O Londres! dans tes réseaux multiples ne pourras-tu cacher un coupable de plus? Parcourrai-je tes replis sans qu'un seul ne dérobe à la poursuite de cet homme? Pas un de mes mouvements ne lui échappe! Toujours cette forme colossale qui s'est faite mon reflet! Et voilà plus de sept heures que je marche!

Enfin, je tourne la tête... il n'est plus là! Pour un instant, le courage m'est rendu.

J'entre dans un *public-house* pour boire du gin.

Encore du gin! J'en avais bu aussi avant d'entrer chez Mary Ann.

Mon gobelet à la main, je me penche hors de la salle, l'homme paraît au tournant de la rue.

La taverne a une seconde issue devant un *square*; je m'y précipite, et la fuite recommence plus désespérée, plus cruelle. Je n'entends plus rien que mon cœur qui bondit.

Voici le soir, je suis épuisé, mes jambes tremblent, je trébuché contre tous les pavés.

—Oh! cet homme! n'aurai-je tant à lutter que pour sentir sa main sur mon épaule et voir le triomphe dans ses yeux qui m'ont si patiemment épié! Mais c'est Baker street!

J'arrive devant la façade illuminée du musée Tussaud. La foule y entre, je me dissimule parmi les curieux, et j'entre aussi.

L'homme au macfarlane gris n'a pas dû me voir. Je me hâte de passer pour laisser passer la foule comme une barrière entre lui et moi.

A l'extrémité de la galerie et le salon réservé aux "horreurs," là, je serai encore plus loin.

Les lumières et la chaleur de cette salle me saisissent et augmentent encore ma faiblesse.

Je m'affaisse sur une banquette et je regarde sans les voir des figures immobiles comme moi-même.

Les visiteurs vont et viennent; la voix monotone du gardien, qui désigne les célébrités du musée, me parvient comme dans un rêve.

—Celui-là, c'est le médecin français La Pommeraye.

—Cet autre est Lacenaire, l'assassin.

—Celui-ci est Tom Sayers, qui fut pendu l'an dernier.

Un enfant que sa mère tient par la main pose son doigt sur moi en disant:

—Et celui-là, quel est-il?

Je tressaillis, et l'enfant s'éloigne effrayé.

Mon attitude et ma physionomie sem-

blent suspects, je le comprends; faisant un effort, je me lève et je me promène comme les autres.

Il est tard; bientôt il me faudra sortir et recommencer l'horrible course dans Londres.

L'homme me retrouvera, j'en suis sûr.

—Eh bien! non! Tout plutôt que cela.

Le musée redevient peu à peu désert, le dernier visiteur va sortir, il cause sur le seuil avec le gardien.

Une idée soudaine éclaire mon esprit.

Je me glissai sous les draperies qui garnissent le salon, et, retenant mon souffle, j'attends.

Le gardien ne voit plus personne, il éteint les lumières, ferme la porte et se retire.

Ainsi, me voilà seul. Mais je ne puis demeurer longtemps sans être découvert, l'homme m'attend dehors; il a tout observé; la justice est avertie; mon crime est dévoilé, je suis perdu; je n'ai rien à espérer, rien ne peut me sauver, il faudra mourir!

Mourir!

Ce n'est pas le rapide passage de l'être au néant qui m'effraie, c'est le supplice.

Les apprêts dans la solitude de la prison, ces liens, ces entraves, ce bonnet que le hideux Calcraft enfonce sur les yeux, la corde lâche et souple comme un serpent. Oh! cette corde... cette corde... elle m'épouvante...

Tandis que ces pensées confuses se tordent sous mon front brûlant, je sors de mon refuge.

Il fait nuit; mais, par un étroit chassis vitré, pénètre un blême rayon de lune. La raie lumineuse traverse en écharpe la galerie et va se montrer sur un objet qui attire mon regard.

L'étrange chose! c'est une charpente grossière, deux grands bras de bois peints en rouge, et, tout en haut, un éclair bleuâtre, un triangle d'acier. Ah! je comprends! c'est une guillotine française!

Je ne puis en détourner mes yeux, quel que effort que je tente; je suis secoué par un frisson nerveux, mes dents se choquent, pourtant je reste là devant l'échafaud qui me fascine et qui m'attire. Je cache ma figure dans mes mains, mais je sens Mary Ann qui me pousse en avant... je relève la tête, je fais un pas, puis deux, et j'arrive tout près de la chose sinistre.

Après tout, c'est moins affreux que la corde!

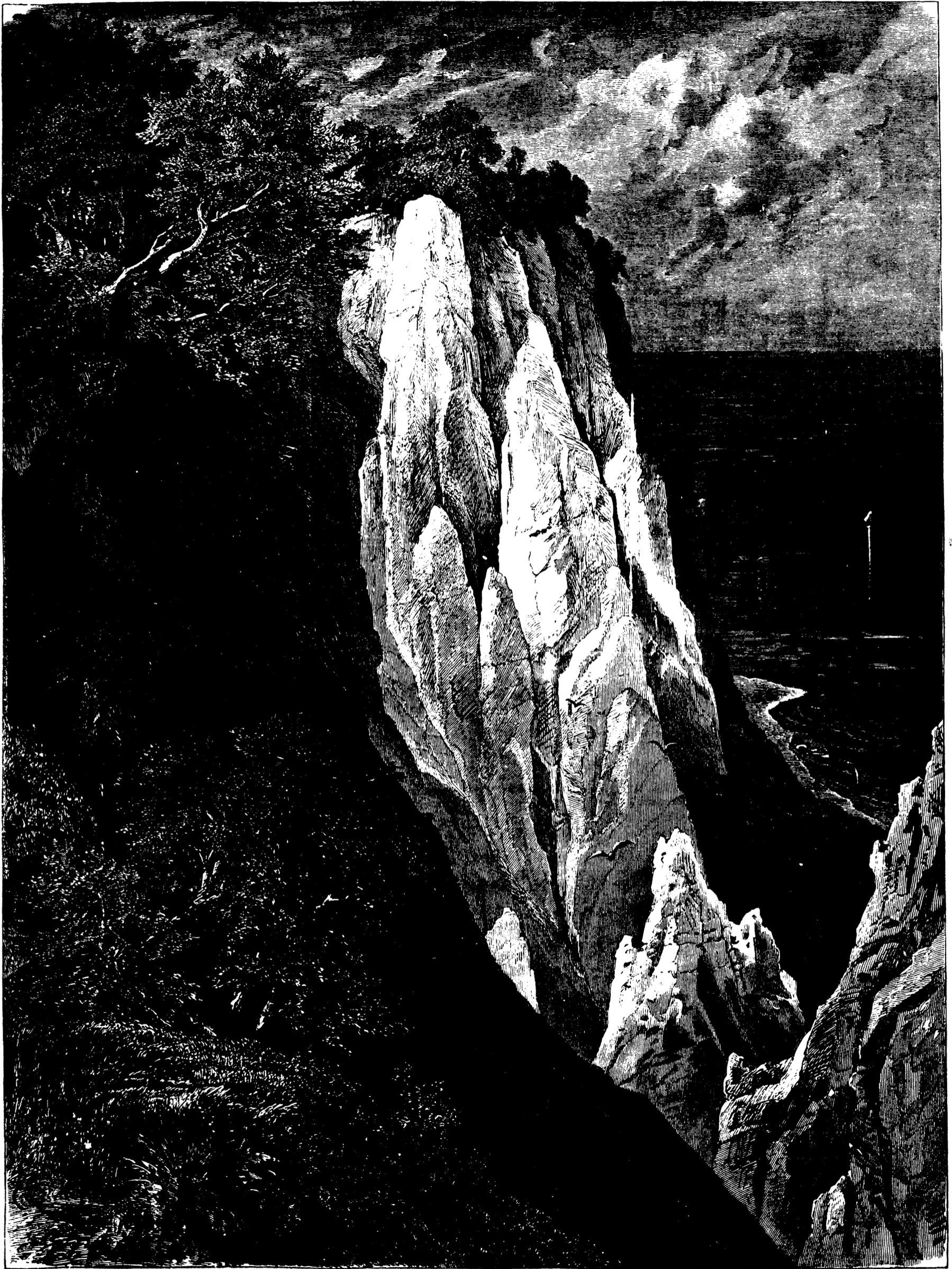
J'ai lu bien des fois dans les journaux français le récit d'une exécution; c'est une mort prompte et sans souffrances, tandis que la corde! oh! les spasmes effroyables! Et puis, en France, le supplice est solennel, la foule est là, bruyante, hostile; mais qu'importe, c'est la foule, et cela donne du courage! Je ne voudrais pas subir l'œuvre de justice dans une cour de prison, seul avec les bourreaux, les shérifs et les médecins.

Une sorte de vertige s'empare de moi. Je monte sur la plate-forme, la lune m'éclaire en plein; d'un mouvement précipité, fou, je passe ma tête dans la lunette, je me trouve au-dessus d'une sorte de panier, et, pour la première fois, je distingue en face de moi, sur une table couverte d'un tapis noir, des formes effrayantes; ce sont des têtes de cire aux traits convulsés, les têtes des suppliciés célèbres. Ils me regardent tous avec une expression de poignante angoisse. Est-ce que vraiment la tête souffrirait encore lorsqu'elle est séparée du corps? Quelle terrible pensée! je veux descendre! je veux dégager mon cou pris dans cette charpente. Mon Dieu! je ne peux pas. Mes bras s'agitent en vain... il y a un ressort, sans doute. Ah! un bouton, si j'essayais... si j'essayais? Ciel! le triangle d'acier s'ébranle, il descend. Ah!

Mon être était tombé dans le néant. Quand je rouvris les yeux, l'homme au macfarlane était devant moi, riant d'un rire muet qui renouvela mes tortures.

J'étais vivant. Le gardien du musée, une lumière à la main, aidait le détective à me dégager de l'échafaud; tout en manœuvrant, il disait:

—En voilà un qui a manqué de faire



PAYSAGE ALLEMAND

un fameux voyage dans le panier de la guillotine; sans ce clou que j'ai planté dans la rainure, le couteau tombait jusqu'en bas.

—Oh! fit le détective, c'eût été fâcheux pour le bourreau Calcraft—mais voyez, le damné garçon! pour me dépister, il a trouvé moyen de changer la couleur de ses cheveux.

Je vis le reflet de ma figure dans la plaque brillante de la lampe que tenait devant moi le gardien: en un instant, mes cheveux avaient blanchi!

Maintenant, je suis à Newgate! Oh! que je le regrette ce couperet qui n'a pas voulu de mon horrible vie, car demain... la sueur de l'agonie baigne mon front... demain... c'est la corde!...

HENRY LUCENAY.

CHOSSES ET AUTRES

Dans la seule ville de Québec il y a au-delà de 50,000 vieux sous qui n'ont pas cours.

Ce fut le 20 janvier 1783 que l'indépendance des Etats-Unis fut reconnue par l'Angleterre.

L'Angleterre importe pour dix millions valant de Saindoux chaque année. La plus grande partie vient des Etats-Unis.

L'Enquirer de Cincinnati dit que sur les 350,000 habitants de cette ville, il n'y en a pas 50,000 qui vont à l'église.

Les fraises sont mûres à Charleston, C.S., et les envois à New-York sont commencées la semaine dernière.

On dit que des nihilistes ont été découverts parmi le personnel de la résidence du Czar. On vient de mettre la main sur soixante-dix conspirateurs à Sparti.

Les mines de Leadville ont donné, dans l'espace d'un an, \$11,500,000 d'or en lingots, sans tenir compte du minerai qui se trouve près des veines exploitées.

L'on fabrique actuellement à New-York une presse pour le Mail de Toronto, qui devra imprimer 25,000 copies à l'heure. Le coût de cette presse sera de \$20,000.

Il n'est pas un employé de la Chambre des Communes qui puisse produire un certificat médical, constatant l'absence de maladie contagieuse dans leur famille.

Les socialistes belges doivent se réunir à Bruxelles le 1er février. Ils veulent s'entendre pour faire adopter le suffrage universel et croient pouvoir par là détruire l'ascendant clérical.

Le bataillon des carabiniers du prince de Galles a été invité à rendre visite au bataillon des gardes à pied du gouverneur à Ottawa dans le cours du printemps prochain.

L'Union Catholique d'Angleterre a envoyé une pétition au Vatican, lui demandant de canoniser les martyrs anglais, le cardinal Fisher, le chancelier Moore et l'archevêque Plunkett.

Le professeur Colladon, de Genève, vient d'apporter des perfectionnements importants à la méthode récemment découverte aux Etats-Unis, pour faire entendre les sourds par les dents.

La valeur totale de la propriété, à Québec, est de \$20,987,564. A ce chiffre, il faut encore ajouter la valeur de la propriété appartenant à la corporation, et qui, d'après le rapport de M. Baillargé, ingénieur de la cité, est de \$3,564,151.

Le joli petit village d'Alcola Deljuar, en Espagne, a été presque complètement détruit par un éboulement. Un grand nombre des habitants ont été tués ou blessés. Sa population était de 3,000 âmes.

Aujourd'hui des chemins de fer sont construits dans le Minnesota sur un parcours de 2,841 milles, et ce n'est pourtant qu'en 1862 qu'on a commencé à construire le premier chemin de fer dans cet Etat.

L'Union Allet a invité pour prendre part à notre fête nationale, à Québec, le général Charrette et son état-major. Le général Charrette était général commandant des zouaves canadiens à Rome.

Le Herald annonce que des hommes d'expérience s'occupent en ce moment à faire souscrire le capital d'une compagnie pour établir une filature de soie en cette ville. Le capital de cette compagnie serait de \$50,000.

M. Moylan, l'inspecteur des pénitenciers du Canada, nous apprend qu'ils ne renferment pas moins de 1,300 condamnés, dont 760 sont incarcérés à Kingston, 340 à St-Vincent de Paul, 80 à Dorchester, 80 à Halifax, 40 dans la Colombie et à Manitoba. De ce nombre, 32 seulement sont des femmes. Ces chiffres montrent une augmentation assez considérable dans le nombre des criminels depuis une année.

Les directeurs de la Société catholique de colonisation viennent de tenir une session de plusieurs jours à Chicago. Elle a acheté 25,000 acres de terre dans le Nébraska pour y fonder une colonie. Celle qu'elle a établie dans le Minnesota est, dit-on, florissante. Les nouvelles terres du Nébraska seront ouvertes aux colons le 15 du mois prochain.

Le rapport du ministre de l'instruction publique à Ontario nous apprend qu'en 1842, il n'y avait que 1,721 écoles publiques dans la province d'Ontario. En 1851, on en comptait 3,001, et en 1878 4,990, et le nombre des élèves s'est accru de 168,159, qu'il était en 1851, à 479,015 en 1878. On voit par ces chiffres éloquents que les progrès de l'éducation ont été toujours croissants depuis 35 ans.

Le montant total dépensé à Ontario, en 1878, pour toutes les fins de l'éducation, a été de \$3,520,841.

Un nommé Firmin Cyr, né à Saint-Grégoire, district des Trois-Rivières, le 20 janvier 1777, vient de mourir à Ascot le 13 du courant, à l'âge de 103 ans moins sept jours. Il avait épousé en premières noces une Dlle Gondreau, de Nicolet, et en secondes noces Mary Alice Ward. Il eut 5 enfants de sa première femme et 8 de sa deuxième. Il était établi à Ascot depuis 56 ans, et était par conséquent l'un des premiers pionniers de ce canton. Ses enfants étant dispersés on ne connaît pas le nombre de ses descendants. Une de ses petites-filles est grand-mère, il a donc vu cinq générations après lui.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous dérangés la nuit et votre repos interrompu par un enfant malade et pleurant par les douleurs de la dentition? Si oui, allez sans retard vous procurer une bouteille de SIROP POUR LA DENTITION DE MME WINSLOW. Cela soulagera le pauvre petit malade immédiatement—soyez-en certaines. Il n'y a pas une mère sur la terre qui en a fait usage qui ne vous dira de suite qu'il règle les intestins, permet aux mères de prendre leur repos, soulage et rend la santé aux enfants, agissant comme par magie. On peut en faire usage en toute sûreté dans tous les cas, est agréable au goût et est la recette d'une des plus anciennes et meilleures médecines (femme) et nourrices des Etats-Unis. Les directions complètes pour s'en servir accompagnent chaque bouteille. Point de véritable sans le fac-simile de la signature de CURTIS & PERKINS sur l'enveloppe de dessus. En vente chez tous les vendeurs de médecines. 25 cents la bouteille. Méfiez-vous des contrefaçons.

PAS DE TRÊVE

Pendant que, à cette époque de l'année, le commerce est partout sans vigueur, et que les marchands en général s'occupent d'inventaires et de règlements de comptes, la maison DUPUIS FRÈRES est encombrée d'une foule toujours renaissante qui va y examiner le magnifique stock de banqueroute de Messieurs Jolicœur et frères que cette maison vient d'acheter à 50 par 100 de moins que ce qu'il a coûté à ses premiers propriétaires.

Messieurs Jolicœur et frères n'ayant ouvert leur magasin sur la rue Sainte-Catherine qu'au printemps dernier, il est facile de voir que les marchandises provenant de leur banqueroute sont encore toutes fraîches.

La maison DUPUIS FRÈRES se trouvant par cette dernière transaction avec un fort excédant sur les besoins de son assortiment, elle sera forcée de laisser partir ces marchandises à des prix insignifiants afin de faire place pour l'importation du printemps.

La liste de quelques-unes de ces marchandises indiquant les prix primitifs et les prix réduits, est maintenant en distribution dans toute la ville.

Lecteurs, ne perdez pas de si rares avantages. Allez sans retard faire vos achats chez

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montréal.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

LES ÉCHECS

MONTREAL 3 janvier 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à M. le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour parties, problèmes, etc., à M. O. TREMPÉ, 696, rue St-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 196: MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; N. P. Sorel; X. Beaujeu, Berthier; E. M., St-Jérôme; Un amateur, Trois-Rivières; H. Lupien, Z. Delaunais, V. Gagnon, Québec; Un ami des Échechs, Ottawa; M. Lalandry, New-York; L. O. P. Sharbrooke; F. Dugas, M. Toupin, S. Lafrenais, J. Gauthier, Montréal; A. C., Saint-Jean.

Solutions justes de l'étude No. 3: M. C. A. Boivin, St-Hyacinthe; M. Toupin, Montréal.

Nous remercions les messieurs suivants pour l'envoi de problèmes, journaux, etc.: J. W. Shaw, Montréal; J. Faysse, Beauvoisin, France; E. M., Saint-Jérôme; M. Lalandry, New-York.

J. de St-D. L., Ottawa.—Vous faites erreur dans votre solution. Le C ne peut prendre la T (7e D), vu que cette dernière est aussi blanche. Voyez plus bas la solution. Essayez le No. 197.

La Stratégie annonce que deux décrets insérés au Journal Officiel ont nommé successivement M. A. Clero Conseiller à la Cour de Paris et Juge d'Instruction. M. Clero s'était acquis de la renommée au jeu d'échecs. Espérons que les exigences de sa haute position lui permettront de faire encore quelques parties d'échecs.

CONGRÈS D'ÉCHECS DE NEW-YORK.

La salle où le Congrès d'Échecs Américain tient ses séances est très spacieuse; elle mesure 50 pieds de profondeur par 60 de largeur; la vue est libre dans tout cet espace; aucun pilier ou autre obstacle n'en brise l'uniformité. Le plancher est recouvert de tapis pour étouffer le bruit des pas. Au centre, se trouve l'immense échiquier qui a servi au "Manhattan Chess Club" lors de la fameuse partie jouée le printemps dernier, à l'Académie de Musique, avec pièces vivantes. En entrant, le visiteur aperçoit une élégante banderole portant le nom de Morphy, qui se détache avec grâce des plis du drapeau étoilé. En face, est placé un magnifique buste en marbre, de Staunton, célèbre joueur anglais, encadré des drapeaux de la Grande-Bretagne; apparaissent ensuite tour à tour les noms d'Andersen, Allemagne; Philidor, France; McDonnell, Irlande; Ruy Lopez, Espagne; Lowenthal, Hongrie; Green, Italie; Petroff, Russie; Cochrane, Compagnie des Indes Orientales, tous entourés de pavillons rappelant les nationalités de ces princes des échecs. Les cinq fenêtres qui s'ouvrent sur le Union Square sont garnies de rideaux de riche dentelle; le soir, dix gaseliers répandent dans la salle une abondante lumière. Le plafond est garni de banderoles. Au milieu de la salle repose sur une table un buste de Morphy, en marbre; aux murs sont suspendus des cadres splendides représentant des scènes d'échecs et des portraits de joueurs bien connus. On y remarque une gravure représentant le match entre Staunton et St. Amant, un beau portrait de Marché, etc.

La plupart de ces tableaux et bustes sont la propriété de M. Charles-A. Gilbert, qui a bien voulu les prêter pour la circonstance. Le coup-d'œil est vraiment magnifique, surtout durant la soirée.

La partie entre MM. Grundy et Sellman a été jouée de dain de maître. Vers la fin de la lutte, qui duraît déjà depuis six heures, M. Grundy permit à son adversaire de lamer un pion; et, sans s'occuper de cette reine nouvellement édue, il attaqua les pièces ennemies et mata M. Sellman en quelques coups, avec deux fous et une tour. Pour la première fois, ce mouvement de stratégie finement exécuté, souleva les applaudissements de tous les assistants.

Le capitaine Mackenzie, acclamé jusqu'ici comme le champion de ce continent, a rencontré son maître dans la personne de M. James Grundy, autrefois de Manchester, Angleterre. M. Grundy était encore inconnu du monde des échecs avant le Congrès actuel. M. Grundy n'a encore essuyé qu'une défaite, et est regardé comme l'homme d'avenir.

Voici quelques détails de physionomie fournis par le Sun de New-York:

Capt. Mackenzie, nez à la Napoléon, front large, cheveux bruns, bouclés; champion actuel de l'Amérique. M. Eugène Delmar, front très développé, moustache noire, épaisse; un des plus forts joueurs de New-York. M. Max Judd, Saint-Louis, figure rieuse; un des meilleurs joueurs de l'Ouest. M. Preston Ware, Boston, ses traits rappellent ceux d'un banquier adroit de Wall Street; jouait souvent avec Paul Morphy; un des forts joueurs de la Nouvelle-Angleterre. M. C. Mohie, New-York, front élevé, âgé de 20 ans; a la physionomie d'une blonde enfant d'Allemagne; un des plus forts joueurs du "Manhattan Club"; probablement l'étoile qui éclatera prochainement notre monde d'échecs. M. A. G. Sellmann, Baltimore, sourd et presque muet des suites de la fièvre scarlatine, joue une forte partie; figure d'étudiant laborieux. Général Condon, Washington, physionomie franche; a joué au Congrès de Chicago en 1874. M. James Grundy, du "Manchester Chess Club," Angleterre; front saillant, moustache et favoris bruns; a remporté le 2e prix dans le dernier tournoi du "Manhattan C. C." M. J. S. Ryan, New-York, traits vifs et accentués, fort joueur. M. A. Cohnfeld, New-York, front tuyaant, membre du "London Chess Club."

Vendredi dernier, le 23 courant, la position des joueurs au Congrès d'Échecs Américain, était la suivante:

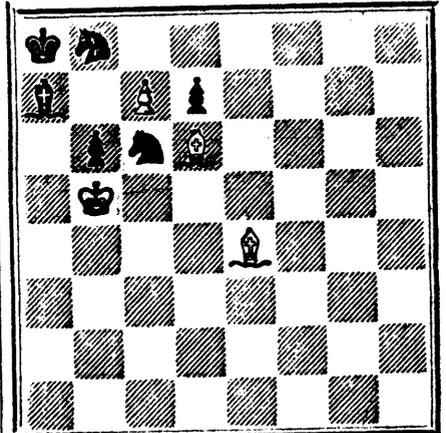
Table with 2 columns: Name and Score. Grundy 19, Mackenzie 10 1/2, Judd 10 1/2, Mohie 10 1/2, Sellman 9 1/2, Delmar 8 1/2, Ryan 5, Ware 4, Condon 3 1/2, Cohnfeld 1/2.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons probablement le nom du vainqueur du tournoi.

PROBLÈME No. 196.

Composé par M. M. J. MURPHY, Québec.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

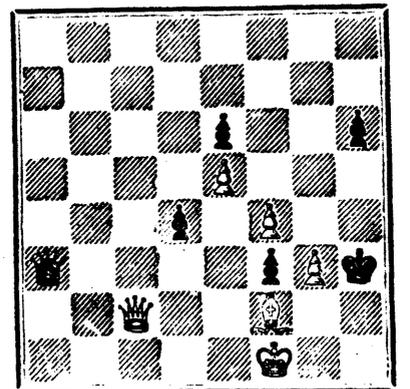
Solution du problème No. 196.

Blancs. Noirs. 1 F 2e FD 1 1 2 Mat selon le coup des Noirs.

FIN DE PARTIE No. 3.

Nous publions ci-dessous une fin de partie entre MM. Judd et Ware, laquelle s'est terminée à l'avantage de M. Judd. La position est très jolie.

M. JUDD.—NOIRS.



M. WARE.—BLANCS.

Les Blancs jouent D 6e C R, et les Noirs font échec et mat en 4 coups.

Solution de l'étude No. 3.

Blancs. Noirs. 1 T 7e C D, échec 1 R 1er F 2 T 5e C D 2 F fait D, forcé 3 T 5e F D, échec 3 D pr T, forcé Nulle.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J. E. FOUMANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

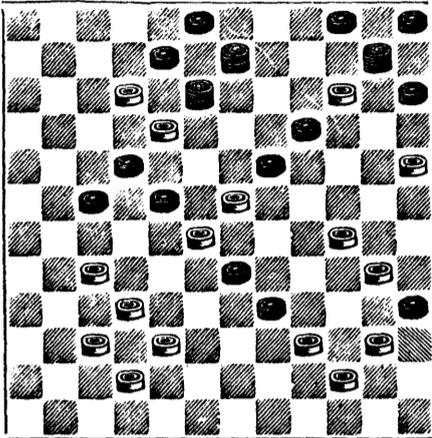
Solutions justes du Problème No. 198

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Saucier, Elie Jacques et L. Sayer. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, R. Vézina. Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. Batican:—Un Amateur.

Nos remerciements à MM. Jacques, Black, Létourneau et Vézina, pour leurs problèmes.

PROBLÈME No. 200

Composé par M. F. BLACK, East Saginaw, Michigan NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 198

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows list numbers 54 to 55 for both sides.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 23 janvier 1880.

Large table of market prices for various goods including flour, grains, dairy, and meat. Columns include item names and prices in dollars and cents.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arriérés qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, on 25 Devises Florales avec nom, 10 cts.—Cie. de Cartes NASSAU, Nassau, N.-Y.

PORTRAITS

DE

Pie IX et de Léon XIII

La Cie. DE LITHOGRAPHIE BURLAND propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centimes. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.



DES SOUMISSIONS cachetées marquées: "Pour l'approvisionnement de la Police Montée," et adressées au très-honorable ministre de l'Intérieur, Ottawa, seront reçues jusqu'à MIDI, JEUDI, le VINGT-DEUXIÈME jour de JANVIER prochain, pour la fourniture des effets suivants, savoir:

- List of military supplies including flannel, canvas, shirts, trousers, and other clothing items with their respective quantities and prices.

MATÉRIEL POUR LA MANUFACTURE DE BOTTES.

- List of materials for boot manufacturing including leather, glue, and other supplies.

Les peaux devront être arrangées proprement, bien étendues et sans aucun trou. Des échantillons de tous les articles, excepté les cuirs, peuvent être vus au département.

La flanelle, toile brune, le cuir, le drap rouge et bien, la serge rouge et blanche, les ceintures jaunes et le galon, doivent être livrés au pénitencier de Kingston, dans l'intervalle de six semaines après l'acceptation du contrat.

Les autres articles doivent être livrés à Ottawa pas plus tard que le 1er avril. Chaque article sera soumis à un examen et rejeté s'il n'est pas pleinement identique à l'échantillon.

Les frais de fret des places d'où seront expédiés les effets à Kingston ou à Ottawa, suivant le cas, devront être payés par le contracteur.

Tout droit de douane payable sur les effets ci-dessus seront aussi à la charge du contracteur. On pourra se procurer des blancs de soumission en s'adressant au sousigné.

Les échantillons devront accompagner les soumissions. Les soumissions pourront être faites pour le tout ou une partie seulement des articles ci-dessus.

Il n'est pas de rigueur que la plus basse ou aucune des soumissions soit acceptée. Les paiements pour la fourniture de ces effets seront faits le 3 JUILLET prochain.

Aucun paiement ne sera fait aux journaux insérant cette annonce sans avoir préalablement obtenu une autorisation.

J. S. DENNIS, Député-ministre de l'Intérieur.

FRED. WHITE, Greffier en chef, Ottawa, 28 décembre 1879.

Véritable Sirop Anti-Goutteux de Th. BOUBÉE contre la Goutte et les Rhumatismes

Le véritable Sirop Anti-Goutteux de Boubée, conseillé et appliqué depuis si longtemps contre toutes les maladies de nature arthritique, (la Goutte, les Rhumatismes aigus ou chroniques, etc., etc.), est de beaucoup supérieur à tout autre remède similaire. Son action est infatigable, aussi prompt que décisive, et sans le moindre danger.

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents s'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

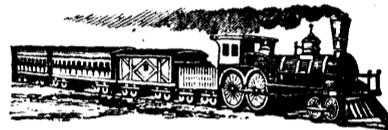
Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Échantillons gratuits. Adressez-vous à

SHERMAN & CIE., Marshall, Mich.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTREAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes écuries et remises. P. RIVARD, gérant.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelaga comme suit:

Table of train schedules with columns for train name, departure time, and arrival time.

Magnifiques charrs-palais sur tous les convois de passagers.

Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN,

Agents des Billets. Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. SCOTT, Surintendant-Général. C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal, 22 janvier 1880.



Pêche du Saumon à la ligne

DÉPARTEMENT DE LA MARINE ET DES PÊCHERIES, BRANCHES DES PÊCHERIES

Ottawa, 31 déc. 1879.

Des soumissions écrites seront reçues jusqu'au 1er avril prochain, pour les privilèges de pêcher le saumon à la ligne, dans les rivières suivantes:

- List of rivers for salmon fishing: Rivière Kegashka, Watsheeshoo, Watsheecotai, Romaine, Musquar, Pashasheebou, Corneille, Agwanus, Magpie, A la Truite, Ste-Marguerite, De la Pentecôte, Mistassini, Becsée, Petite Cascapédia, Nouvelle, Escumenc, Malbaia, Madeleine, Montlouis, Tobique, Nashwaak, Jacquet, Charle, Jupiter, Au Saumon.

L'on devra donner le prix du loyer annuel: payable d'avance. Les baux devront être pour un terme de un à cinq ans. Les locataires devront employer des gardiens à leurs propres frais.

Par ordre F. W. WHITCHER, Com. des pêcheries.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartoné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartoné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies de plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).